

Billet

Les éditions Liber entreprendront bientôt leur quinzième année d’existence — sans aucun symptôme apparent de crise d’identité adolescente. Leur catalogue compte maintenant quelque deux cents titres, tous, ou presque (je n’oublie pas que nous avons récemment ouvert notre catalogue à la littérature, avec la collection «Figures libres»), dans cette catégorie qu’on appelle «études et essais». En des termes moins administratifs, mais aussi plus flatteurs (il faut bien se faire plaisir), je préférerais naturellement résumer notre activité éditoriale en disant que nous publions des «livres raison», selon l’expression qu’emploie Sophie Barluet dans son enquête sur l’«édition des sciences humaines et sociales» (PUF, 2004), dont nous avons reproduit un extrait dans notre dernier bulletin. Elle définissait les ouvrages de cette nature comme «ceux dont la nécessité s’enracine dans une réflexion novatrice, dans un questionnement du monde inédit, dans un accroissement de perspectives, mais aussi dans un souci d’être accessible au plus grand nombre sans renoncer à la rigueur, ni glisser vers la démagogie littéraire». À l’intérieur même de la classe des études et essais, elle distinguait ces «vrais livres de fond appelés à durer» aussi bien des «livres textes» (ouvrages savants pour lecteurs initiés) que des «livres prétexte» (variation sur une idée connue à l’occasion d’une question à la mode). Publier des livres raison, donc, ou, en tout cas, des livres qui ont une durée, tel est le cœur de notre projet éditorial depuis le début.

Que retenir maintenant du chemin parcouru? Sans m’arrêter aux anecdotes — déménagements, augmentation des titres et du personnel, telle et telle rencontre, etc. —, je dirais la conviction d’avoir contribué au débat d’idées et à l’exercice public de la pensée, d’avoir accompagné et soutenu l’élaboration d’œuvres de belle envergure, d’avoir accueilli des livres difficiles mais dont la voix nous paraissait suffisamment authentique pour qu’on lui serve de relais. Que la maison, malgré les difficultés inhérentes à son choix éditorial, ait franchi cet autre cap symbolique qu’est la quinzaine et soit dans une santé financière relativement bonne tend à prouver qu’elle trouve ses lecteurs, auprès desquels elle a donc une certaine nécessité, que les organismes subventionnaires qui la soutiennent apprécient sa contribution culturelle, et que ses partenaires diffuseurs (Dimedia, Diffusion du nouveau monde, Servidis) et libraires sont attentifs à son travail. Nous les saluons tous pour cette reconnaissance.

Mais ce sont évidemment les auteurs qui sont les piliers de l’aventure éditoriale. À ce sujet, je me suis un jour amusé à dénombrer ceux que nous avons publiés, particulièrement les dernières années. Or, en plus des livres à auteur unique, bon an mal an, nous publions en effet sept ou huit ouvrages collectifs (y compris les revues), chacun comptant une moyenne de quinze textes, parfois écrits à plusieurs mains. Cela nous fait un total de quelque cent quarante signatures par année, chacune contribuant, même modestement, au rayonnement de la maison. Bien sûr, il y a des contributions plus massives, des fidélités plus présentes. D’une certaine façon, il y a ainsi des «œuvres» qui se sont faites pratiquement sous nos yeux. Mais peu importe à ce point la différence entre auteurs maison et auteurs circonstanciels, il doit bien y avoir chez les uns et chez les autres une manière de confiance, dont nous leur savons gré.

Pour terminer, je voudrais mesurer d’une façon plus sombre le chemin parcouru. Il me semble avoir lu quelque part que les sociétés humaines apparaissent lorsqu’on commence à prendre soin de ses morts, à les mettre dans une tombe, dans un lieu consacré, à leur rendre des cultes, à préserver leur souvenir. Je voudrais retenir un peu de cette vérité. Nous aussi nous comptons nos morts, nous aussi nous nous souvenons. Je pense à Jean-Pierre Ronfard, à Jean-Paul Riopelle, à l’ami Jean Papineau et récemment à Laurent-Michel Vacher, à qui nous rendons hommage plus loin dans ce bulletin. Ils ont une place dans notre mémoire, ils contribuent eux aussi à la continuité de notre projet éditorial et à notre désir de durer.

Giovanni Calabrese

Entretien

Luc-Normand Tellier

Redécouvrir l’histoire mondiale



© Isabelle Dubé

Luc-Normand Tellier, votre livre, *Redécouvrir l’histoire mondiale*, est une somme. Il retrace en effet l’histoire de l’humanité depuis l’apparition de l’agriculture jusqu’aux sociétés actuelles, en suivant ce que vous appelez des corridors topodynamiques — les routes que les groupes humains ont empruntées pour se répandre certes, mais aussi pour exercer une ascendance sur les autres. Quel exemple l’historien et le spécialiste de l’économie spatiale peut-il donner pour illustrer ce squelettique résumé?

J’ai l’habitude de répondre à cette question en faisant appel non pas à l’histoire lointaine, mais bien à l’expérience vécue de chacun d’entre nous. Tous les Nord-Américains, depuis déjà longtemps, ont ce sentiment que les flux migratoires et les activités économiques se déplacent sur notre continent vers le sud-ouest à travers le corridor américain. L’expression anglaise *Go West, young man* est la meilleure illustration de cela.

Notre cas est loin d’être unique. Ainsi, de passage au Japon pour présenter ma thèse sur les corridors de développement, j’ai été frappé de constater que les Japonais se perçoivent depuis aussi longtemps comme le point d’aboutissement de courants de développement venant de l’ouest, de la Chine en passant par la Corée à travers ce que j’ai appelé le corridor mongol, qui passe par Pékin et par Séoul et le grand corridor où se trouvent les ports de Ningbo (en Chine) et de Deshima (au Japon) qui

ont été les principaux liens entre la Chine et le Japon pendant des siècles.

En Eurasie occidentale, la progression de la civilisation et de l’urbanisation de Sumer vers l’Angleterre en passant par la Phénicie, l’Anatolie, la Grèce, l’Italie et les Pays-Bas est aussi tout à fait documentée bien que nos historiens aient généralement omis de souligner la cohérence géographique de cette progression qui s’étend sur des millénaires.

Au fond, la principale contribution de mon livre est de mettre en évidence la cohérence globale d’un ensemble de trajectoires historiques qui ont déjà, pour la plupart, été décrites par les uns et par les autres. Je dois dire que le fait qu’une cohérence globale puisse exister en étonne et en fascine plusieurs, alors que, pour d’autres, cela donne le vertige et provoque une attitude de rejet comme si l’idée même de cohérence globale faisait de l’histoire de notre monde un mécanisme d’horlogerie trop bien réglé, le résultat d’une fatalité rappelant le mythe de Sisyphe ou le supplice de Tantale. Cette interprétation fataliste et déterministe de mon livre m’est tout à fait étrangère.

Vous dites que vous avez commencé à accumuler les matériaux pour ce livre dès les années 1960. Est-ce que l’intuition (l’espace comme facteur explicatif de l’histoire) s’est imposée depuis le début ou a-t-elle connu plusieurs formulations et approximations successives?

soucieuse du sol argileux dont elle est issue et de sa tâche culturelle qui consiste à rendre à la vie et à la voix [...] un ensemble de signes muets, toujours en passe de disparaître.»

Frédérique Bernier,
Contre-jour, été 2004

L’homme habite aussi les franges
Robert Hébert

«Je dirai que Robert Hébert a un style généreux et éclatant; un style intégré à la pensée autant que les mots puissent l’être. Pas un style difficile. Un style, quoi. C’est un mélange fort et original de philosophie, de politique, de pédagogie, de littérature.»

Iketnuk,
Conjonctures, n° 38

Ma première intuition n’était pas liée à la vision de l’espace comme facteur explicatif de l’histoire. En 1967, je n’étais pas encore initié à l’économie spatiale, qui est depuis devenue ma spécialisation. Cette première intuition, c’était que notre monde avait plus changé depuis la mort de Napoléon qu’il ne l’avait fait des pharaons à Napoléon. Je connaissais déjà à l’époque la série d’innovations généralement associées à l’apparition de la révolution industrielle: la machine à vapeur, la navette volante, la machine à tisser, la machine à filer et la locomotive. Cependant, je ne voyais pas comment l’une ou l’autre de ces innovations avait pu nous faire passer d’une ère à une autre.

Ce n’est que beaucoup plus tard, lors de mes études en urbanisme et de mon doctorat en science régionale à l’université de Pennsylvanie à Philadelphie, que j’ai compris que le phénomène le plus important était celui de la seconde révolution urbaine qui a fait passer, en cent quatre-vingts ans, le taux d’urbanisation mondial d’environ 5% en 1825 à près de 50% aujourd’hui, alors que ce taux avait pris cinq mille ans à passer de 0% à 5%.

Or, la seconde révolution urbaine est essentiellement un phénomène spatial, un phénomène de localisation, dont la principale explication est liée à l’avènement du transport motorisé le 27 septembre 1825. Cette date, qui est celle de l’inauguration du premier chemin de fer entre Darlington et Stockton en Angleterre, marque le début véritable de l’ère moderne.

L’idée de l’existence de macro-corridors de développement m’est venue beaucoup plus tard, au lendemain d’un congrès auquel j’ai assisté à Lisbonne en 1987. Deux géographes belges ont alors présenté deux cartes, l’une de la distribution des productions et l’autre de la distribution des populations en Europe. C’est cette dernière carte qui faisait nettement ressortir le tracé du grand corridor. La première montrait la forte polarisation des productions autour d’un centre situé à la frontière entre la Belgique, les Pays-Bas et l’Allemagne. C’est à partir de là que j’ai élaboré ma théorie de la succession des pôles de production à l’intérieur de macro-corridors.

Est-ce que vos autres titres, *Le Québec, État nordique*, ou *Vive Montréal libre!*, par exemple, relèvent de la même inspiration: recherche des fondements géographiques des comportements économiques, politiques et culturels? Que s’agissait-il de montrer dans ces deux cas?

Il y a effectivement un lien entre ces trois livres. Dans *Le Québec, État nordique*, c’est la similarité entre le Canada, le Québec et les pays scandinaves qui me frappait et que je suggérais de mettre à contribution afin de briser le cercle vicieux des affrontements entre le Québec et le reste du Canada. Je suggérais aussi alors que, en se rapprochant, les ensembles canadien et scandinave pourraient

suite p. 2

À propos de ...

Manières de dire, manières de penser.
Initiation à la réflexion critique
sur les lieux communs
Jacques Sénechal

«Le parcours qu’il [Jacques Sénechal] nous propose, d’inspiration très comte-sponvilienne, est instructif et fascinant [...]. De petites formules banales qui encrasse les consciences, Senécal tire des réflexions critiques roboratives et accessibles.»

Louis Cornellier
Le Devoir, 24 octobre 2004

Dépouilles. Un almanach
Robert Hébert

«Robert Hébert ne cesse d’extraire le possible du posthume, d’intriquer la naissance et la sépulture. Il est rare que la pensée philosophique se montre aussi

Entretiens avec Naïm Kattan
Le temps du nomade. Itinéraire d’un écrivain
Sophie Jama et Naïm Kattan

«Dans *Les temps du nomade* [...] Kattan [...] raconte une vie plus que bien remplie. À coups d’anecdotes et de réflexions, il reconstitue un parcours riche et singulier [...]. En plus de dire de très belles choses sur son attachement au judaïsme et à Dieu, [...] Kattan [...] parle aussi de son rapport avec la littérature.»

Louis Cornellier,
Le Devoir, 24 septembre 2005

Opinion

Deux irritations



©Alain Décarie

Entre éditeurs, nous nous plaignons souvent de l’ignorance dont fait preuve le public à l’endroit de notre métier et de notre rôle dans la vie culturelle et économique, de la confusion qui règne sur notre travail. Nous nous désolons de ne pas être suffisamment entendus et d’être souvent la victime d’opinions erronées. À qui la faute ? Voilà la première question à poser. Mais je crois en effet que nous n’intervenons pas assez sur la place publique, particulièrement sur des questions qui nous touchent de près et sur lesquelles nous pouvons revendiquer une compétence certaine, dont l’exemple typique est, pour moi, la langue. Mais il y en a d’autres, par exemple, l’engagement financier des administrations publiques dans le domaine de la culture, l’exercice du jugement esthétique dans l’édition et dans la réception des œuvres, la diffusion de la connaissance et de la littérature dans les pays du tiers monde et la participation de ces derniers aux savoirs et à la littérature, etc. Je rêve en tout cas du jour où les

éditeurs sauront eux aussi apporter un éclairage précieux sur ce genre de problématiques. Entre-temps, nous restons encore trop silencieux, même lorsqu’il s’agit de propos blessants ou de programmes qui nous touchent au plus haut point mais pour la mise en œuvre desquels on a négligé de nous demander notre avis.

Mauvaise foi

Dans un article publié dans *Le Journal de Montréal* le 4 juin dernier, Mme Brigitte Alepin, comptable et fiscaliste, se porte à la défense des auteurs de livres, qui ne tirent pas grand revenu de leurs ouvrages, et souhaite que l’État leur assure de meilleures conditions et les protège davantage. Elle suggère dans ce sens quelques mesures, essentiellement fiscales, qui seraient à même d’améliorer leur sort. J’avoue que j’arrive mal à apprécier, ne serait-ce qu’intuitivement, la portée salutaire de ces propositions. Il ne m’appartient pas de toute façon de les évaluer. Qu’il suffise de retenir que Mme Alepin les avance dans la perspective de corriger une situation économique déplorable.

L’intention est certes louable si ce n’est que, pour arriver à formuler ses suggestions, Mme Alepin ne peut s’empêcher de couper quelques têtes et de répandre avec une désinvolture outrée une forte dose de venin. Va savoir pourquoi ! Ses cibles préférées sont de toute évidence les éditeurs qui, laisse-t-elle entendre, reçoivent une tonne de subventions, s’en mettent plein les poches (ils touchent, imaginez, quelque 35% du prix de vente des livres — y compris, bon, mais personne n’insiste, environ 20% qu’ils remettent à l’imprimeur) sans compter qu’ils ne verseraient pas aux auteurs les redevances qui leurs reviennent (en moyenne 10% du prix de vente sur les exemplaires vendus de leurs livres). D’une manière toute scientifique, comme il sied aux comptables et aux fiscalistes, elle écrit en effet qu’« il paraît même qu’un auteur est chanceux s’il tombe sur un éditeur qui le paie... » (les trois points de suspension inroquement persifleurs sont dans le texte).

Tout cela est donc bien injuste, particulièrement quand on sait que ce sont les auteurs qui sont au centre de la culture et que — figure de style de Mme Alepin ou résultat d’un calcul savant ? Je ne saurais dire — « un auteur travaille effectivement au moins 20 fois plus que tous les autres intervenants réunis ». Oui, madame ! - Ah bon ! — Minimum...

Devant ce genre d’énormités et devant tant de mauvaise foi, on ne peut que baisser les bras et se dire que, justement, il serait temps d’aller biner le potager et que, par la même occasion, il faudrait aussi balayer devant la maison, il y a des papiers souillés qui ont tendance à traîner... Car comment répondre à tout ça, comment remettre un peu d’ordre dans cette confusion, comment éviter de sombrer dans une rage confuse et aggravante ? Comment échapper au sentiment d’urgence de remarteler le b a ba de l’histoire de l’art et de la littérature, de leurs rapports avec le pouvoir, avec l’argent, avec le public, comment ne pas devenir assommant avec des comparaisons entre pays, entre modes d’aide à la culture, comment ne pas rappeler la nature symbolique des biens culturels et par conséquent la difficulté de raisonner à leur sujet comme s’il s’agissait de chandelles ou de brosses à dents ?

Le plus décourageant c’est qu’à ma connaissance aucun éditeur n’a réagi à ces bêtises.

En finir avec la réforme orthographique

Je me permets de revenir rapidement sur la réforme de l’orthographe, dont j’ai parlé dans le dernier bulletin. C’est que Mme Lorraine Pagé, ancienne présidente de la Centrale de l’enseignement du Québec et membre du Conseil supérieur de la langue française du Québec, rappelle dans un article paru dans le quotidien *Le Devoir*, samedi 15 octobre (*Rectifications orthographiques — Continuer d’en débattre ou les mettre en œuvre ?*), que le Conseil a recommandé à la ministre de l’Éducation « d’aller de l’avant dans l’implantation de la réforme de l’orthographe ». S’il m’est permis de recommander quelque chose, moi aussi, ce serait, à l’inverse, que le ministère de l’Éducation n’en fasse rien et que, de manière générale, on jette cette réforme aux oubliettes. Pour plusieurs raisons, que je résume ainsi : primo, cette réforme est arbitraire (pourquoi ces mots plutôt que d’autres ?), deuzio, elle est autoritaire (plutôt que de normaliser certains usages, peut-être déjà répandus et innovateurs peut-être encore marginaux, elle impose de nouvelles graphies par simple décret), troizio, elle est illogique ou source de confusion dans sa mise en œuvre (introduite dans l’enseignement élémentaire, elle formerait ceux qui écriront dans dix, vingt ou trente ans, laissant entre-temps les ceuzes qui écrivent ici et

maintenant avec leurs anciennes habitudes, qui persisteront donc).

Je pourrais en rester là. Il se trouve cependant que Mme Pagé a cru nécessaire de déborder un peu de son propos pour voir plus grand (et faire paraître plus petits ceux qui ne sont pas de son avis), genre d’envolée qui a souvent la vertu d’irriter. Ainsi, nous balance-t-elle dans les jambes l’opposition entre réactionnaires poussiéreux (qui sont contre la réforme) et courageux innovateurs (qui sont en faveur de la réforme), entre la petite élite jalouse de ses prétentions et les vrais démocrates attentifs au plus grand nombre ; nationalisement as usual, elle condamne comme des traîtres ceux qui refusent de participer à l’avant-gardisme exemplaire, et connu, du Québec en matière de langue. Tous ces empêcheurs de progrès ne comprennent pas qu’il est temps de se débarrasser des « difficultés artificielles » du français (mais j’ai envie de demander : « S’cusez, Madame, appelez-moi un peu les difficultés “naturelles” de cet idiome ? ») ; ils ne voient pas que la rectification orthographique proposée favoriserait le « développement des compétences en lecture et en structuration de la langue écrite et de la pensée » (et j’ai envie de m’étonner : « Ouais, c’est connu, enlever le “ph” à nénufar et mettre un trait d’union à dix-mille et voilà, on saura réfléchir, d’ailleurs les langues ont toutes produit des génies en lecture et en structuration de la pensée grâce à ce genre de rectifications, sauf jusqu’ici le français, bien sûr ») ; ils ne mesurent pas la portée de la réforme comme révélateur de la vitalité de la langue, de sa capacité d’évolution, et comme élan pour son rayonnement (et on en envie de commenter : « Ah oui, le rayonnement que le français a perdu quand une élite hexagonale frileuse y a introduit des subtilités orthographiques artificielles ! »).

Avec des plaidoyers comme celui-là, ce n’est pas demain la veille qu’on me convaincra de l’importance et de la nécessité de l’opération.

Giovanni Calabrese

Entretien

Luc-Normand Tellier

suite de la p. 1

s’affranchir quelque peu de la satellisation par rapport à leurs pôles dominants respectifs, les États-Unis, d’une part, et l’Union européenne, d’autre part.

À la lumière de ma thèse plus récente, cette idée était trop idéaliste, encore que, depuis la publication du *Québec, État nordique*, la coopération du Canada et des pays scandinaves ait fait des pas de géant dans le cadre de la Conférence circumpolaire où on retrouve aussi les États-Unis et la Russie.

Pour ce qui est de *Vive Montréal libre !*, on y trouve un chapitre qui annonce mes positions actuelles. J’y décris les implications pour Montréal du déplacement du centre de gravité de la population nord-américaine vers le sud-ouest. Si j’avais à mettre à jour mon livre sur Montréal, j’y soulignerais l’importance fondamentale pour notre ville de se brancher directement sur l’axe central du corridor américain. En 2003, je suis celui qui a relancé l’idée d’un train grande vitesse entre Montréal, New York, Philadelphie et Washington.

J’ajouterais, à propos de *Vive Montréal libre !*, publié en 1993, que j’y lançais l’idée de rapatrier les vols de Mirabel à Dorval et d’établir Bombardier à Mirabel. Je crois avoir été le premier à lancer cette idée. Je proposais aussi l’instauration à Montréal du péage urbain en rétablissant les péages sur les ponts de l’île de Montréal. Ce projet a été défendu par Jérôme Choquette lorsqu’il s’est présenté à la mairie de Montréal et il figure aujourd’hui dans le programme de Projet Montréal. La ville de Londres a depuis relancé cette idée de péage urbain en l’appli-

quant en plein centre de Londres. De nombreuses villes lui emboîtent le pas depuis, alors qu’en 1993 l’idée paraissait à plusieurs farfelue.

L’hypothèse que vous mettez à l’épreuve dans Redécouvrir l’histoire mondiale permet certes de redécouvrir l’histoire, mais permet-elle de la prédire ? Vous livrez-vous à des prédictions pour les cent ou deux cents prochaines années, par exemple ? Quels axes seront dominants, avec quelles conséquences ?

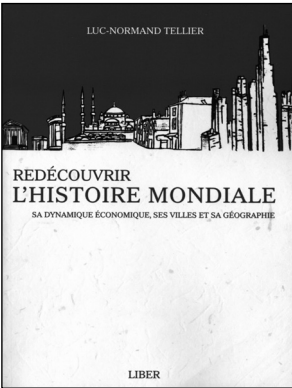
J’ai abordé cette question dans un rapport intitulé « Étude prospective topodynamique du positionnement de la grande région de Montréal dans le monde aux horizons 2012, 2027 et 2060 ». J’ai présenté les résultats de cette étude à l’ouverture d’une conférence canado-américaine à Ottawa en juin 2004. Je dirais que le monde dans lequel nous vivons change à toute vitesse et qu’il peut nous réserver de grandes surprises. Par exemple, depuis un demi-siècle environ, l’urbanisation galopante est le fait de pays en développement alors que, jusque vers 1960, l’urbanisation était généralement associée au développement économique et aux pays riches. J’explique cette évolution par le fait que le transport motorisé qui propulse l’urbanisation moderne rejoint maintenant les moindres recoins de notre planète. Il n’est plus l’apanage des sociétés riches. Aussi les pays pauvres motorisés atteignent-ils progressivement les mêmes taux d’urbanisation que les pays riches motorisés.

Pour ce qui est des trois macro-corridors que j’ai définis dans *Redécouvrir l’histoire mondiale*, ils demeurent bien vivants. Le corridor américain domine toujours (depuis 1925 environ). Le grand corridor redresse la tête avec la montée d’Istanbul, de Delhi et de Shanghai. Quant au corridor asiatique, qui correspond à la route continentale et maritime de la soie, il est aussi revigoré par la montée de Bombay, de Singapour, de l’Asie du Sud-Est et de Hong Kong.

Par contre, j’ai un faible pour un quatrième corridor que j’ai appelé le corridor trans-tropical. Ce corridor qui demeure embryonnaire passerait par Tokyo, Los Angeles, Mexico, São Paulo, Johannesburg, Bangkok et Shanghai. Si l’on se fie à la croissance des flux économiques (les corridors sont, avant tout, des axes d’échanges commerciaux), ce corridor pourrait émerger. Sa section faible demeure le lien entre Mexico et São Paulo. Cependant, ce lien pourrait bien se développer dans les années qui viennent.

En Amérique du Nord, rien n’indique que la domination du corridor américain (qui va de New York à Los Angeles) soit menacée. Bien sûr, la montée de la région de Vancouver et de Seattle est notable, tout comme celle de la région d’Atlanta, de Miami, de Dallas et de Houston. Cependant, l’axe New York-Los Angeles demeure prédominant et le défi d’une région comme celle de Montréal est de s’y brancher encore plus que par le passé. Je ne suis pas sûr que la logique de la Confédération canadienne l’y aide beaucoup. Mais cela est une tout autre question.

De façon générale, le monde de demain me semble devoir être plus poly-polarisé que celui d’hier. En 1900, une seule ville dominait vraiment le monde : Londres. En 2000, il y avait trois grandes agglomérations à caractère mondial : celle de New York, celle de Paris-Londres et celle de Tokyo. Demain, on pourrait bien trouver parmi les grandes métropoles dominantes Pékin, Shanghai, Istanbul, São Paulo et Bombay. Ce monde n’a pas fini de nous surprendre.



Luc-Normand Tellier
Redécouvrir l’histoire mondiale
Sa dynamique économique, ses villes et sa géographie
592 pages, 40\$, isbn 2-89578-063-3
parution avril 2005

Anniversaire Premiers titres 1991

Les titres rassemblés dans cette page ont paru en 1991. Peut-on y lire déjà l'esprit de la maison, son avenir? Question oiseuse. Après coup, on remarque des continuités, des fidélités, mais il y en avait déjà avant même que de commencer.

Corps et âme, de Marie-Claire Carpentier-Roy, et *Le migrant démuni*, de Maurice Chalom, ont été publiés en même temps, à la mi-janvier de cette année-là, suivis, deux mois plus tard, par *Les jeunes de la rue*, de Marguerite-Michelle Côté. Ce dernier

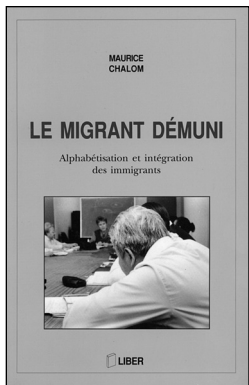
livre a été réédité à deux reprises, en 1993 et en 2002, celui de Marie-Claire Carpentier-Roy l'a été en 1995. Michelle Côté a, quelques années plus tard, publié des entretiens avec Thérèse Gouin-Décarie (1996); Maurice Chalom a dirigé un collectif avec John Kousik, *Violence et déviance à Montréal* (1993) puis il a lui aussi récidivé en solo avec *Le policier et le citoyen* (1998). Ginette Legault (*Repenser le travail*), qui connaissait Maurice Chalom et Michelle Côté, est venue aux éditions

grâce à eux. Je l'ai un temps perdue de vue puis, récemment, elle a servi de contact avec Luc-Normand Tellier (*Redécouvrir l'histoire mondiale*) et Benoit Duguay (*Consommation et image de soi*). Tout cela finit par former une sorte de petit réseau.

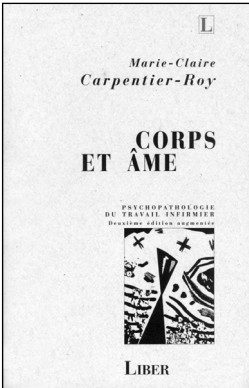
Une frontière dans la tête et *Pôles et convergences* sont deux traductions. La deuxième était toute faite, Monique Landa l'avait réalisée dans le cadre de son cours de traduction. Quant à l'autre, nous l'avons bricolée entre amis — Marie-José

Daoust, Jean Papineau, Laurent-Michel Vacher. Et puis il y a eu *Un Canabec libre*, qui a été la première collaboration «éditoriale» avec Vacher. Continuités et fidélités, je disais. N'est-ce pas une autre façon de traduire le désir de la maison d'édition d'inscrire ses publications dans la durée?

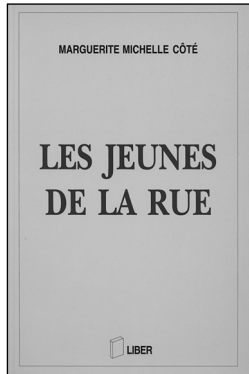
Giovanni Calabrese



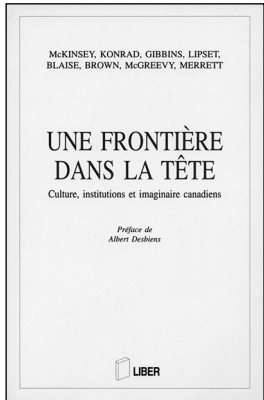
Maurice Chalom
Le migrant démuni
Alphabétisation et intégration des immigrants
114 pages, ISBN 2-9802019-0-1
parution janvier 1991



Marie-Claire Carpentier-Roy
Corps et âme
Psychopathologie du travail infirmier
210 pages, ISBN 2-9802019-1-x
parution janvier 1991



Marguerite Michelle Côté
Les jeunes de la rue
186 pages, ISBN 2-9802019-2-8
parution mars 1991



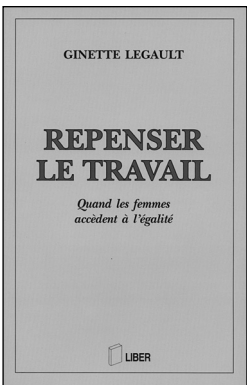
Lauren McKinsey et al.
Une frontière dans la tête
Culture, institutions et imaginaire canadiens
276 pages, ISBN 2-9802019-3-6
parution juin 1991

Au cours des vingt dernières années, le Québec a accueilli plus de vingt-six mille immigrants par année, en moyenne. Au recensement de 1986, plus de 20% d'entre eux étaient analphabètes. Les alphabétiser, ce n'est pas seulement leur enseigner le code élémentaire de la communication linguistique, c'est aussi leur donner accès à toute une culture, à ses pratiques, à ses symboles. Examinant les programmes des trois principaux lieux d'alphabétisation pour immigrants (commissions scolaires, organismes communautaires et centres d'orientation et de formation des immigrants), l'auteur se demande s'ils favorisent l'intégration de cette population. La conclusion à laquelle il en arrive n'est pas très réjouissante: même après avoir suivi plusieurs fois les mêmes cours, ces immigrants ne maîtrisent pas le français et sont peu intégrés à la société québécoise. Fondé sur une enquête menée auprès de plus de deux cents immigrants en alphabétisation, cet ouvrage propose une des premières synthèses critiques des efforts pour bien accueillir ces gens venus d'ailleurs.

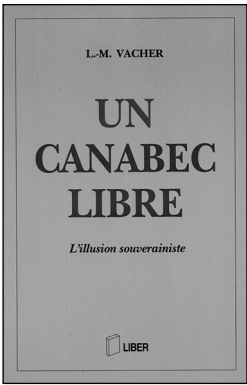
À la jonction de la psychanalyse, de la psychiatrie et de la sociologie, la psychopathologie du travail étudie les rapports entre l'organisation du travail et la santé mentale des travailleurs. Contrairement aux études sur le stress, son objet n'est pas la «maladie» qui résulte de divers états de tension, mais la «normalité» et les stratégies qu'on développe pour rester en santé, en compensant ce qui dans le travail est cause de souffrance par ce qui est source de plaisir. Une des premières études en psychopathologie du travail publiée au Québec, cet ouvrage examine en particulier le travail infirmier, qui a connu au cours des dernières décennies des chambardements importants dont les effets sur la santé mentale des infirmières ne sont pas négligeables. L'exemple des infirmières permet finalement à l'auteur d'élargir la perspective de son étude et de reformuler en termes clairs et convaincants la question du rapport des femmes au travail.

Dans la rue, ils demandent de la monnaie pour acheter quelque chose à manger ou pour prendre l'autobus. Souvent, ils font peur, par leur apparence physique autant que par les insultes qu'ils lancent aux passants. Plusieurs se droguent, d'autres se prostituent, certains font de l'art. Tous sont sur la route: les uns pour quelque temps seulement; les autres jusqu'à la mort, victimes d'une overdose ou tout simplement de fatigue; d'autres encore y reviendront après plusieurs séjours dans tel centre d'hébergement ou en prison. Et tous ont quitté un contexte familial fait de ruptures, de violence et d'abandon, aussi bien matériel que psychologique. Sans être alarmiste, le portrait général que trace cet ouvrage des jeunes de la rue à Montréal n'en est pas moins troublant. Il pose des questions essentielles qui s'adressent autant aux pouvoirs publics qu'à la population en général. Dispose-t-on des ressources nécessaires pour aider ces jeunes? Notre compréhension de leur situation est-elle adéquate? Notre définition de la jeunesse est-elle appropriée?

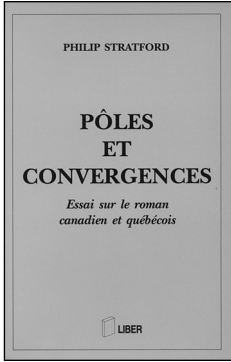
Les textes traduits ici forment la première série d'études publiées par une équipe de chercheurs canadiens et américains sur les relations entre le Canada et les États-Unis envisagées du point de vue de la frontière. Tout en rappelant la tension entre l'axe national politique est-ouest et l'axe régional nord-sud du continent, ces essais jettent un éclairage neuf sur la coexistence à la fois pacifique et pourtant jamais apaisée des deux pays. Mais, par-dessus tout, ils attirent l'attention sur le paradoxe du Canada: si la frontière qui le sépare des États-Unis est très abstraite (géographiquement peu visible, on la traverse sans vraiment s'en rendre compte et elle n'agit pas comme barrière), elle n'en est pas moins essentielle à la compréhension que les Canadiens ont d'eux-mêmes. Invisible dans la réalité des choses, elle est, dans leur tête, la condition de leur existence.



Ginette Legault
Repenser le travail
Quand les femmes accèdent à l'égalité
192 pages, ISBN 2-9802019-4-4
parution septembre 1991



Laurent-Michel Vacher
Un Canabec libre
L'illusion souverainiste
90 pages, ISBN 2-9802019-5-2
parution octobre 1991



Philip Stratford
Pôles et convergences
Essai sur le roman canadien et québécois
228 pages, ISBN 2-9802019-6-0
parution novembre 1991

S'il est vrai que les femmes occupent une place de plus en plus importante sur le marché du travail, il ne faut pas oublier que leurs avancées sont récentes et encore fragiles. Concentrées dans quelques professions, elles occupent le plus souvent des postes subalternes et doivent se contenter de tâches sous-évaluées. Les programmes d'accès à l'égalité ont justement été conçus pour remédier à ces déséquilibres. Leur adoption n'a pourtant pas fait l'unanimité immédiate dans le monde du travail et l'application des mesures qu'ils comportent est loin d'être rigoureuse. Il est vrai qu'ils sont encore trop récents pour qu'on puisse en évaluer avec un recul suffisant les résultats à grande échelle, mais on peut dès maintenant faire un examen du processus de leur élaboration et tirer des leçons des expériences déjà réalisées. Du bilan que dresse ainsi l'auteur, il ressort clairement que ces programmes conduisent à repenser l'organisation même du travail, pour autant qu'on veuille bien en faire une application sérieuse et que la vigilance — avant tout, celle des premières intéressées elles-mêmes — ne les laisse pas devenir de simples soutiens du productivisme qu'on essaie justement de dépasser.

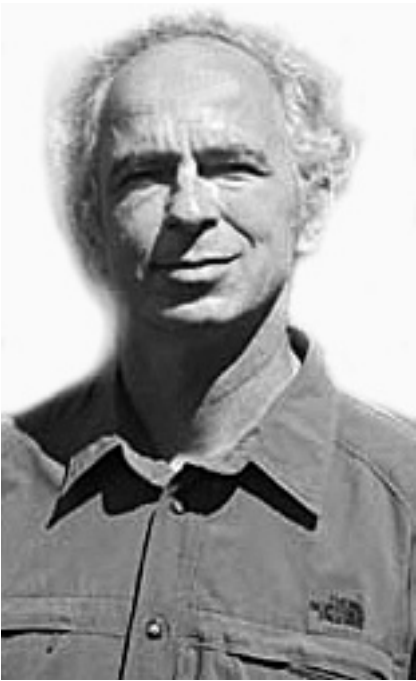
Les Québécois seront bientôt appelés, du moins certains le disent, à se prononcer sur leur avenir collectif: veulent-ils un Québec souverain ou un Canada renouvelé? Dans ce pamphlet décapant, l'auteur montre avec une rare force de conviction que ce choix n'en est pas un. En fait, dans tout le débat actuel sur la souveraineté, dit-il, il y a méprise et confusion. Le discours souverainiste confond souhait d'être reconnu («Dites que nous sommes une société distincte») et affirmation de soi; demande de pouvoirs («Accordez-nous telle et telle compétence») et autodétermination; souveraineté et indépendance. «Le souverainisme correspond à un complexe réactif qui ressemble fâcheusement au caprice d'un conjoint vexé d'être négligé mais incapable de s'arracher à sa dépendance.» Si on veut vraiment débattre de l'avenir du Québec, il faut avoir le courage de parler clairement d'indépendance. Et «l'indépendance n'est pas un problème constitutionnel ni une simple solution rationnelle à des questions pratiques». À l'oublier, on risque d'être déçu de se retrouver dans un Canabec étrangement familial.

«Quelle est la conception que les lecteurs et les écrivains se font du roman au Québec francophone? Qu'attendent du roman les lecteurs et les écrivains au Canada anglophone?» Telles sont les questions auxquelles cet ouvrage donne une réponse à la fois claire et amplement fondée, en examinant deux par deux six romanciers canadiens-anglais (Hugh MacLennan, Sinclair Ross, Margaret Laurence, Alice Munro, Robert Kroetsch et Margaret Atwood) et six romanciers québécois (Gabrielle Roy, André Langevin, Anne Hébert, Marie-Claire Blais, Roch Carrier et Hubert Aquin). Avec un sens pédagogique très sûr et allant directement à l'essentiel, Philip Stratford s'y efforce de faire une lecture généreuse de l'une et de l'autre littérature, de les examiner en parallèle puis d'en arriver à mieux les connaître par l'éclairage additionnel qu'elles peuvent projeter l'une sur l'autre. Il reconstitue ainsi sous nos yeux, à partir de tel aspect du contenu ou de tel trait stylistique, l'imaginaire qui alimente la création littéraire des «deux solitudes» et qui lui donne sa forme caractéristique.

« La pensée en chemin »

Extrait

Jean Bédard, Comenius



Dans une société traditionnelle, société qui lutte contre l’imitation frénétique, les liens sociaux forment un tissu large et complexe. Pourquoi ? Afin de réaliser un équilibre entre deux risques suicidaires : l’extrême mimétique, excès d’unification dans une seule direction (tout le monde à l’industrie), ce qui engendre un délire collectif, la mort par entassement psychique et physique (les mégavilles en sont un exemple frappant) ; et l’extrême anomique, excès d’atomisation des valeurs, des besoins, des individus, ce qui engendre une insularisation des psychismes.

Dans la société marchande, les énergies sont orientées vers un seul but : la production. Cela engendre l’unidirectionnalité des énergies. Par le fait même, le tissu social se boudine sur lui-même et prend la forme d’une corde. C’est un peu comme si une meute de chiens reliés entre eux par une grande diversité de liens se mettaient à courir dans la même direction. Ce qui les relierait ne serait plus un filet large et complexe, mais un harnais tendu. La meute

pourrait certes tirer une forte charge, mais le lien social ne servirait plus qu’un seul but. Dans une société marchande, cette corde, ce harnais est relié à l’industrie. D’un seul coup, on arrive aux deux extrêmes où le social s’affaisse : l’extrême mimétique et l’extrême anomique.

Les pauvres sont les symptômes de cette maladie du lien social. En tant que symptômes, ils sont la vérité à propos de cette maladie. Les pauvres sont le « curatif » d’une civilisation puisqu’ils en sont l’ombre. Ils portent tout ce qui peut soigner cette civilisation, ils en sont le médicament. Mais pour que le médicament agisse, il nous faut lever trois obstacles. Premièrement, ces potentiels sont inscrits sous forme de souffrance et non sous forme de pensée, de représentation ou de conscience réfléchie. Ces souffrances sont inscrites dans le corps. Plus la personne est abaissée, plus elle est près de la déchéance sociale, plus la vérité qu’elle porte est écrite directement sur son corps, sous forme de cicatrices, de vieillissement prématuré, de maladies... Tout ce qu’elle est physiquement crie : « Regardez ce que vous avez fait de moi ! Regardez la vérité à propos de ce monde ! » Mais sa bouche reste muette. Nous lui devons la parole.

Ensuite, comprenons qu’il s’agit précisément de potentiel de conscience et d’action, donc d’inadaptation. Une inadaptation est un potentiel qui nécessite un ordre social différent pour s’exprimer. Lorsqu’on dit que le singe est inadapté à la plaine, on veut dire qu’il serait actif, expressif, créatif dans une forêt pleine d’arbres. Il y a une forêt propre à chaque être. Les pauvres sont adaptés au monde qu’il nous faut justement faire advenir. Nous leur devons l’écoute.

Troisièmement, le seul lien social qui subsiste entre les plus pauvres et le reste du monde, c’est le lien d’envie exacerbée par la publicité, la télévision, la représentation de tout ce qui leur est inaccessible, etc. C’est leur rattachement à l’obsession collective et ce rattachement, contrairement à ce que l’on pourrait croire, est hautement inhibiteur parce qu’il hypnotise l’attention, la leur et la nôtre, sur l’impasse. Nous devons donc favoriser le goût du non-marchand, de la solidarité, de la fraternité. [...]

Trois dimensions donc : l’éducation des pauvres, l’éducation par les pauvres, l’éducation à la pauvreté (le détachement vis-à-vis des hantises sociales). Trois dimensions au fondement de la démocratie, démocratie qui n’est rien d’autre que l’aspiration à une fraternité des affranchis.

Comment avancer dans cette orientation ? [...] La première attitude consiste à tenter de toucher le plus concrètement possible ce qui me fait souffrir lorsque je rencontre cette personne. Cela n’est possible que si je vais au-devant de la misère elle-même dans ce qu’elle a de plus concret. Je dois rejoindre la souffrance elle-même dans son expression viscérale. Les misérables seront mes meilleurs guides car c’est en eux d’abord que réside l’être de la misère. Leur souffrance doit me toucher. Ce moment est incontournable. La compassion est un feu qui s’allume au contact de deux flammèches.

La deuxième chose à faire est d’entreprendre un dialogue avec les personnes en détresse sociale. Quelles paroles donnent-elles à leur souffrance ? Elles auront « leur » langage pour le dire. Je fournirai des mots là où cela sera nécessaire. Si je les ai entendues, je serai surpris que leur souffrance ne soit pas celle que je croyais. Si je les écoute réellement, elles se rapprocheront de leur propre sentiment, donc de leur propre intuition sur ce qu’est leur situation. Dans ce dialogue se développera un « tiers langage » qui n’est ni le mien ni le leur. Ce dialogue n’est possible que s’ils ont reconnu ma sincérité. La sincérité suppose la nudité, elle suppose que je sois pauvre, sans solution, mais tendu vers un acte créateur.

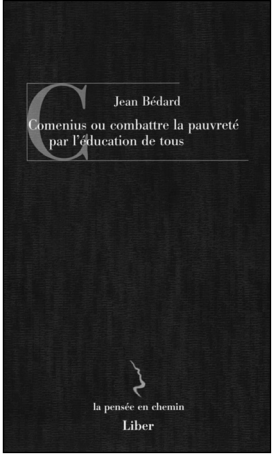
Bref, seul celui qui pratique la pauvreté (jusqu’à la vision métaphysique de la pauvreté) peut combattre la pauvreté. Les idées préconçues mènent généralement à une tentative de soumettre les pauvres à l’industrie, à l’obsession collective. C’est une façon de détourner toutes les forces curatives qui se cachent à la fois dans les pauvres et dans la pauvreté (spirituelle). [...]

Pour gagner en liberté, il faut gagner en être. L’être étant esprit, cela signifie que le défi est de gagner en conscience et en participation créatrice. Cela demande une confiance qui ne peut résulter que d’une expérience de l’être pauvre qui est en nous. Le

refus de l’angoisse propre à la métaphysique et donc à la liberté mène forcément à un idéalisme formel qui toujours et sans cesse s’inverse en engendrant guerres et malheurs.

Le lieu de la pauvreté constitue le lieu de prédilection pour une pratique de l’éthique d’une espérance non prédéfinie, mais néanmoins motrice et créatrice, pour une pratique du dépassement de soi qui échappe toujours à la séduction des buts (cibles prédéfinies). Sur le plan social, c’est à la naissance du politique (intelligence collective des fins) et de la démocratie que nous pensons ; sur le plan symbolique, la pauvreté nous rappelle que l’être, l’esprit s’est exilé de lui-même afin d’entrer dans l’aventure du devenir (et non de se fixer dans des formes) et du dépassement.

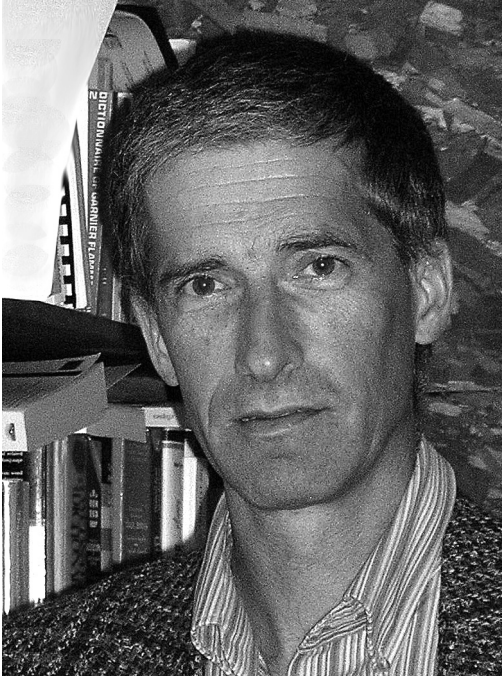
p. 137 à 142



Jean Bédard
Comenius ou combattre la pauvreté
par l’éducation de tous
« La pensée en chemin »
150 pages, 17\$, ISBN 2-89578-078-1
parution septembre 2005

Extrait

Jacques Quintin, Herméneutique et psychiatrie



Qu’en est-il de l’existence humaine ? La question est fondamentale, car c’est seulement à partir d’une anthropologie philosophique qu’il nous sera permis de savoir ce qui est « sain » ou « pathologique » pour l’être humain. Si toutes les thérapies visent certes le bien-être de l’être humain, il importe quand même de savoir ce qu’elles entendent par ces mots.

C’est notre propre finitude qui appelle la démarche herméneutique. Dans notre vie finie, la présence du sens ne peut en effet jamais être définitive et entière. Aussi, la recherche du sens est infinie. À notre propre finitude et historicité s’ajoutent la finitude et l’historicité du sens. Reconnaître cette

finitude et cette historicité, c’est faire l’expérience fondamentale de ce que nous sommes des êtres de langage et de dialogue irréductibles au langage propositionnel. Cette expérience excède le langage courant, et cet excès prend la forme d’une question qui interpelle l’herméneutique. En un sens, l’herméneutique est commémorative, puisqu’elle nous rappelle que nous sommes une question pour nous-mêmes et pour autrui, étant donné que nous nous comprenons si peu et si mal.

L’herméneutique devient ainsi le chemin infini de soi à soi par le détour de l’incompréhension, le détour d’une question. À partir de notre propre être, qui est questionnement, nous retournons à notre propre être, mais transformé. Nous sommes conduits à notre être par notre propre être qui est finitude et détour. Cette finitude instaure le désir de notre être, mais, d’un autre côté, elle fait aussi en sorte que nous ne l’atteignons jamais dans sa totalité. La finitude de notre être nous rapproche de nous-mêmes autant qu’elle nous en éloigne. L’herméneutique, c’est ce mouvement de va-et-vient, de rapprochement et d’éloignement qui fait que nous nous déployons dans le temps et que nous nous recouvrons d’une tradition que nous devons décaper pour refaire l’expérience de nous-mêmes, c’est-à-dire reconnaître ce que nous connaissons déjà, mais qui a été oublié sous les strates de l’accumulation culturelle.

C’est pourquoi l’herméneutique n’est pas tant une méthode qu’une expérience. Elle est l’expérience de soi, de notre être qui interprète. Notre être nous appelle à nous ressaisir dans un geste herméneutique. Cela signifie que, en raison de notre finitude, il nous échappe. Nous sommes dépassés par lui, vu qu’il se transcende lui-même. Alors, si le mouvement de notre être est un mouvement herméneutique, il s’agit pour l’être humain de suivre « le plus naïvement du

monde le mouvement des pensées », ce qui fait dire à Gadamer que l’être humain se découvre toujours « contre soi-même » ; se comprendre, c’est être porté par une question « qui nous transporte au-delà de nous-mêmes ». Transportés au-delà de nous-mêmes, nous ne nous comprenons jamais de manière définitive. À partir du moment où la compréhension de soi trouve sa limite en ce que nous sommes, la philosophie en tant qu’herméneutique est requise.

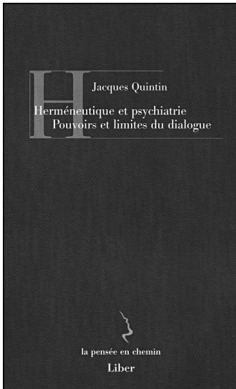
Avec l’exercice de la philosophie, le souvenir de notre être advient. « Le propre de la philosophie — à la différence des sciences — est apparemment de soulever des questions qui ne nous quittent plus sans que l’on sache si l’on pourra jamais y répondre. » Autrement dit, avec la philosophie, entendue comme pratique herméneutique, qui suit le « souvenir d’une question disparue » : la question de notre être que celui-ci se pose à lui-même. Cela explique pourquoi la philosophie est « une disposition naturelle de l’homme et non [...] une compétence professionnelle ». Nous sommes ici dans un cercle où, en se questionnant, l’être se vise, se rend présent à sa propre ouverture à l’altérité du sens. Ainsi, cette présence à soi comme herméneutique « ne se comprend pas comme une position absolue, mais comme un chemin voué à l’expérience », qui transforme l’être humain et élargit son horizon. L’herméneutique devient une expérience créatrice dans la mesure où comprendre, c’est « toujours l’acquisition d’une compréhension de soi élargie et approfondie ». C’est une philosophie pratique, en ceci qu’elle modifie notre connaissance de nous-mêmes et notre horizon du monde.

Or, l’une des questions les plus lancinantes que l’homme se pose, et qui le distingue des animaux, est de savoir comment conduire sa vie. En tant qu’être vivant qui tend à son accomplissement, il se demande

toujours comment le définir, cet accomplissement qui n’est pas donné. Il doit choisir parmi une multitude de possibilités ou de réponses qu’il doit interpréter.

Nous disions que l’être humain ne se comprend jamais complètement. Malgré toutes les réponses qui s’offrent à lui, la question demeure. En fait, son propre, c’est d’entendre une question dans les réponses. Le problème surgit lorsque l’être humain ne se comprend plus du tout : parce que ses réponses sont anachroniques (le dépressif) et dogmatiques (le maniaque), parce qu’elles se précipitent à une vitesse folle qui les rend insaisissables (le schizophrène), comme s’il n’y avait pas de réponses. C’est alors que la philosophie devient nécessaire et que le psychiatre intervient.

p. 22 à 25



Jacques Quintin
Herméneutique et psychiatrie
Pouvoirs et limites du dialogue
« La pensée en chemin »
132 pages, 17\$, ISBN 2-89578-080-3
parution octobre 2005

Entretien

Gilles Paquet

Gouvernance: une invitation à la subversion



Gilles Paquet, vous avez publié aux éditions Liber trois livres sur la gouvernance, même si le titre du premier, Oublier la Révolution tranquille, porte à penser qu'il traite d'histoire du Québec — ce qu'il fait aussi, mais indirectement. Vous définissez la gouvernance comme la coordination des partenaires dans un monde où personne en particulier n'a en main les ressources, le pouvoir et l'information nécessaires pour dire aux autres quoi faire. On va y revenir. Mais pour commencer, trois petites questions reliées. Est-ce que le Québec et le Canada ont, du point de vue de la gouvernance, des traits particulièrement intéressants? Que disent les études de gouvernance dans d'autres pays? Et, justement, quelle est la fortune actuelle de la notion?

La fortune de la notion de gouvernance est nécessairement mitigée. Elle s'impose, mais non sans résistance parce qu'elle est essentiellement subversive. Elle suggère que tous ceux qui prétendent avoir le pouvoir, les ressources et l'information pour piloter seuls leur organisation sont des fumistes. La gouvernance est devenue une manière de voir et un nouvel outil d'analyse dont on ne nie plus la puissance puisqu'elle permet d'expliquer les errements de la Caisse de dépôt et placement, les raisons pour lesquelles le kleptocrate Conrad Black a pu commettre ses exactions, les transformations qui s'imposent dans la gouvernance de la socioéconomie québécoise si on veut éviter les calamités que nous promet le manifeste «Pour un Québec lucide» — lequel est, quoi qu'on puisse en penser, un appel à la bonne gouvernance.

Le Canada (et le Québec à un degré moindre mais important) est un laboratoire de gouvernance exceptionnel à cause de sa diversité profonde. À cause de ce bariolage, le pays est beaucoup plus difficilement «gouvernable» que d'autres. La collaboration devient encore plus essentielle qu'ailleurs entre des groupes qui ont des valeurs et des objectifs divergents. Il faut donc inventer des mécanismes de coordination (le fédéralisme en est un mais ce n'est ni le seul ni le plus important) et bricoler des «conventions» souples et capables d'évoluer avec les circonstances. Dans un monde où les frontières s'effritent et où l'interpénétration des cultures s'accroît inéluctablement, le Canada est à l'avant-garde: plus de 20% de la population est née hors du pays, et il y a un autre presque 20% dont les parents sont nés hors du pays. C'est donc chez nous peut-être qu'on aura les premiers à inventer une gouvernance différente, capable de réussir cette quadrature du cercle — unité et diversité.

Dans beaucoup d'autres pays, on en est encore au déni face à ces tendances irréversibles vers la diversité: on rêve encore de garder son îlot de verdure intact et l'illusion jacobine (que le Gouvernement avec majuscule peut continuer d'imposer une

gouverne triomphalement de haut en bas sur le territoire) persiste. Or l'isolationnisme est illusoire et la gouvernance (en minuscule) réclame qu'on mette en place une écologie d'alliances et de réseaux qui vont construire des rapports beaucoup plus horizontaux si on veut une plus grande résilience. Au Québec, une bonne part de l'intelligentsia reste hégélienne: elle insiste que toute réduction de la taille de l'État (qu'on écrit d'ailleurs toujours avec une majuscule et qu'on investit d'objectifs moraux qui transcendent ceux de ses citoyens) se traduit par un appauvrissement de la gouvernance — soixante-quinze ans de propagande jacobine, ce n'est pas facile à liquider.

Les deux grandes institutions qu'on met en général à la tête de nos sociétés et qui en détermineraient l'orientation sont le marché et l'État. Vous dites que ces deux institutions ne sont plus en mesure d'assurer cette responsabilité (il y a aussi la société civile). L'ont-elles déjà été? N'y a-t-il pas toujours eu toutes sortes de forces, de mouvements, de groupes d'intérêts, qui, par leur interaction — collaboration aussi bien que conflit — ont orienté la société? En quoi la situation actuelle est-elle originale? En quoi les partenariats que propose la gouvernance sont-ils différents de ce qui s'est toujours fait, y compris à l'époque du tout-à-l'État?

La gouvernance a toujours existé — toutes les sociétés ont été gouvernées par un mélange d'échange marchand, de coercition (étatique ou autre) et de réciprocité fraternelle — et elle ne s'est jamais accomplie sans tensions et conflits, non plus que sans partenariats. Ce qui est nouveau, c'est qu'on a vécu depuis cent ans sous des régimes qui ont clamé dogmatiquement posséder «la solution». Tout-au-marché, tout-à-l'État, tout-au-kibboutz sont trois panacées qui ont montré leurs limites.

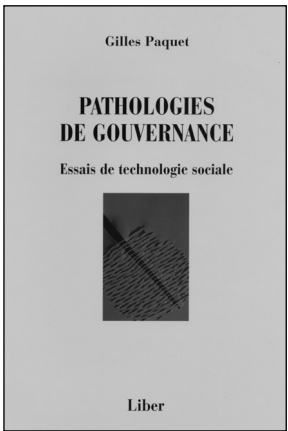
L'option gouvernance suggère trois choses: d'abord que ces trois mécanismes font le plus souvent mieux le travail ensemble que séparément; ensuite qu'il n'y a pas un mélange idéal fixe de ces trois mécanismes qui soit désirable partout et toujours; enfin que le mélange le plus utile de ces trois mécanismes dans nos arrangements socioéconomiques constitue une sorte d'armistice entre les réalités géotechniques matérielles incontournables auxquelles il faut faire face et les valeurs qu'on souhaite défendre.

Or ces armistices n'émergeront pas par opération du Saint-Esprit. Il faut en débattre et plus le multilogue est inclusif, plus on a de chances d'en arriver à des arrangements qui, sans être idéaux, seront porteurs de mieux être pour le plus grand nombre possible. Plus les interactions se multiplient, plus les interdépendances sont profondes, plus il est difficile de vivre dans son petit îlot de verdure et coupé du reste du monde, plus il faut composer avec un monde complexe et changeant, et plus il faut être

capable d'inventer des façons de faire qui arrivent à des réconciliations efficaces.

Je me fais la représentation naïve suivante: il me semble que le marché fonctionne, de manière anonyme, comme l'ensemble de petites décisions prises par les producteurs et les consommateurs, et que l'État fonctionne à coups de décisions très personnalisées (lois, règlements, etc., tel ministre, tel parti, etc.). La logique de la gouvernance semble croiser ces deux systèmes: elle met en branle un processus personnalisé (les partenaires au dialogue) pour aboutir à des décisions anonymes. Est-ce que cette schématisation vous inspire des commentaires? En fait comment prend-on des décisions dans l'esprit de la gouvernance?

Le marché n'est pas aussi pur et anonyme et l'État pas aussi personnalisé qu'on le dit. Les décisions dans l'un et l'autre cas sont claires-obscurées. Qui comprend l'évolution du prix de l'essence ou celle des files d'attente dans les hôpitaux? Dans l'un et l'autre cas, les décisions sont annoncées en faisant bel usage de forces obscures et toujours anonymes pour expliquer pourquoi il faut ce qu'il faut. Le ministre X peut bien se mettre en scène et prétendre jouer la mouche du coche; en fait, il n'est souvent pas plus que la grenouille qui veut se faire plus grosse que le bœuf.



Gilles Paquet
Pathologies de gouvernance
Essais de technologie sociale
246 pages, 23\$, ISBN 2-89578-044-7
parution janvier 2004

L'option gouvernance tente de donner voix le plus possible dans la prise de décision aux communautés de pratique, aux ensembles d'acteurs les mieux informés sur la question. Voilà pourquoi elle insiste sur la vérité des coûts et des prix et sur une information correcte. Autrement, les décisions ne peuvent qu'être délirantes. Ce qui en ressort est simple: autant de décentralisation que possible mais pas plus de centralisation que nécessaire. Mais la gouvernance est aussi complexe: elle fait confiance à un monde de conflits, de tensions et de partenariats pour construire des armistices viables.

Il arrive souvent que la gouvernance donne des résultats désastreux. Mais si on a mis en place des mécanismes d'apprentissage collectif transparents, et des mécanismes à sûreté intégrée (*fail-safe*) qui empêchent la dérive du multilogue en consensus mous, ou son sabotage par des mauvais coucheurs, il y aura auto-correction. Ce n'est pas le paradis sur terre, mais c'est mieux que la dictature ou l'anarchie.

Dans *L'Actualité* de décembre 2005, je propose une définition de la gouvernance qui fait appel à l'idée de «pilote automatique»: il s'agit d'un ensemble de réseaux et circuits (où chaque acteur connaît ses droits et responsabilités et est motivé à en tenir compte) s'adaptant constamment aux circonstances, révisant constamment en conséquence ses choix de

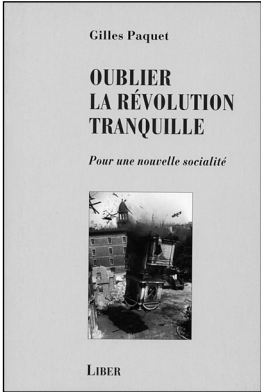
moyens, et découvrant comment assurer sa résilience chemin faisant. Voilà qui ne promet pas la lune, mais qui vaut mieux que le Dr Folamour.

Quelles sont les questions qui restent à vos yeux problématiques dans la compréhension de nos sociétés en termes de gouvernance? Et qu'en est-il de vos propres travaux en cours?

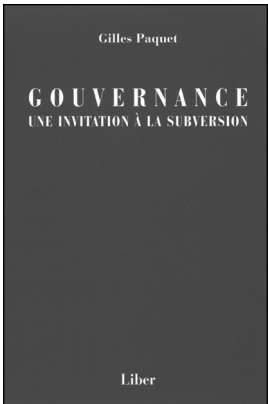
La perspective de la gouvernance a fait la preuve par la négative que la mauvaise gouvernance est responsable de beaucoup de nos difficultés. Cela se vérifie le mieux au niveau des organisations de taille moyenne. J'en ai donné de nombreux exemples dans *Pathologies de gouvernance*. On peut désormais montrer clairement que ce qui ne va pas est souvent attribuable à une mauvaise gouvernance.

Ce qui manque est en amont et en aval de cette réalité. En amont, il faut mettre en place une théorie de la gouvernance qui précise les conditions nécessaires et suffisantes pour que certains modes de gouvernance réussissent. Beaucoup de gens y travaillent. Mes livres, *Gouvernance: une invitation à la subversion* et *The New Geo-governance: A Baroque Approach* (University of Ottawa Press 2005) sont ma contribution à la construction de cet appareil théorique et à son application dans divers chantiers.

En aval, il faut que ce travail théorique et diagnostique se traduise en une certaine capacité d'ingénierie et d'architecture de modes de gouvernance performants. Quels protocoles, quelles technologies sont en mesure de susciter l'émergence de modes de gouvernance de rechange? Dans ce domaine, on est en pleine exploration et en plein bricolage, un peu comme dans le domaine des cellules souches qui parfois donnent les résultats désirés et parfois non. Mon prochain livre voudra essayer de contribuer à ce chantier.



Gilles Paquet
Oublier la Révolution tranquille
Pour une nouvelle socialité
162 pages, 23\$, ISBN 2-921569-65-5
parution avril 1999



Gilles Paquet
Gouvernance:
une invitation à la subversion
400 pages, 25\$, ISBN 2-89578-072-4
parution mars 2005

Hommage

Laurent-Michel Vacher

(1944-2005)

Nous voulons rendre hommage ici à Laurent-Michel Vacher, l'ami, le collaborateur, qui nous a quittés il y a quelques mois. Dans la préface de son dernier livre, Une petite fin du monde, je dis un peu qui il était et ce qu'il était pour moi. C'est Marie-José Daoust, sa collègue depuis le début, qui en fait ici à son tour un portrait.

Sa carrière professionnelle se résume à l'enseignement de la philosophie au collège Ahumtic, depuis son arrivée au Canada, en 1966, jusqu'à sa retraite au début des années 2000. Parallèlement, il a mené une activité culturelle et philosophique constante et nourrie. Journaliste collaborateur au Devoir, à Hobo-Québec, à Sept Jours, il a par la suite été des fondateurs des revues Chroniques puis Spirale. Il a publié une quinzaine de livres, sur l'art (Pamphlet sur la situation des arts au Québec, L'Aurore, 1975), sur le matérialisme philosophique (Pour un matérialisme vulgaire, Les Herbes rouges, 1984; L'empire du moderne, Les Herbes rouges, 1990), sur la question nationale québécoise, sur les rapports entre science et philosophie, sur l'enseignement de la philosophie.

Se définissant comme essayiste plus que comme philosophe, il était volontiers polémique, soucieux de dénoncer les illusions et autres constructions fantasmagoriques compensatoires. Celles du souverainisme, par exemple, ou encore celles d'une philosophie qui reste prétentieusement étrangère aux avancées de la science. Dans tout, il cherchait d'abord la clarté.

Il ne laisse rien qui puisse ressembler à un système ou à une doctrine, mais des pistes, notamment sur la tâche philosophique ou sur l'interprétation de l'art. Il nous laisse surtout cette attitude, tout imprégnée d'humanisme matérialiste, faite d'optimisme, de curiosité et de travail.

Giovanni Calabrese



En 1994



À l'époque du Crépuscule d'une idole (2004), déjà défiguré par une intervention chirurgicale

Témoignage

Mon ami Vacher

Il était d'un naturel curieux, d'une vive intelligence et doté d'une rare capacité de travail. Il voulait tout savoir et avoir tout lu. Et, de fait, il lisait tout, ou presque, avidement. Ce Vacher-là, c'était déjà un peu cette passion du réel dont il ferait plus tard le titre d'un de ses livres. Il aurait aisément pu, comme beaucoup, se satisfaire d'accumuler et d'étaler son érudition, surtout qu'il avait la plume et le verbe faciles. Mais je l'ai vu plutôt réaliser que les jargons et les belles paroles obscurcissent la vérité, qui ne se laisse pas saisir si aisément, après tout. Le besoin de comprendre vraiment s'est affermi chez lui. Dès lors, il me semble que ses lectures

innombrables se muèrent en cette étude patiente, voulue, orientée, ininterrompue, menée sur des années, par laquelle il a systématiquement entrepris de considérer toutes les opinions et les savoirs et de déconstruire les illusions: que *sait-on* au juste? Qu'est-ce que tout cela veut dire? Et qu'en est-il véritablement de *tout*? Il s'est mis à trier le bois vert du bois mort en plusieurs domaines et à séparer l'essentiel du secondaire. Il a ouvert ses chantiers, fait les livres que lui imposaient ses interrogations. Ce faisant, il peaufinait la veine polémique et argumentative qu'il privilégiait. Mais je l'ai vu aussi revenir sur ses propres positions, nuancer des avis, se faire des objections, changer d'idée, et ce, envers et contre les modes du moment, les chapelles et la bienséance. Il n'essayait pas d'être populaire, d'être aimé ou de séduire: il essayait de dire vrai. Ainsi, Vacher ne s'est pas dérobé: il a eu le courage qu'exigeaient la lucidité et l'indépendance d'esprit qu'il cultivait.

En fait, tenter de comprendre et de s'expliquer le réel en tous ses aspects et en parler aux autres lui était vital. C'est pourquoi il avait voulu enseigner la philo et écrire des livres. S'il en tirait plaisir, il reste que faire le contraire aurait été abdiquer. Penser, au sens où il l'entendait, c'était respirer, vivre. Même quand le pronostic médical l'a forcé à abandonner ses projets et que sa mort devenait imminente, il a écrit ses réflexions devant la mort, *Une petite fin du monde*: texte plein de vie, sur la réalité qui devenait la sienne, et il ne se dérobaît toujours pas. Fidèle à

lui-même, faisant face lucidement, il a lu, oui, encore, et continué à débusquer les sophismes et les métaphores illusives, cependant que son écriture s'efforçait de circonscrire au plus près, sans fioritures, le réel que la maladie lui imposait dorénavant. Et quand il fut incapable d'écrire, nous parlions de son cas, et de la vie, franchement: c'était, ma foi, réfléchir tout haut. Ainsi, simplement à le regarder aller, ai-je vu ce que penser veut dire quand on en fait un métier, la passion et le principe d'une vie. Voilà, c'est ça: Vacher ne s'est pas dilapidé ni jamais démenti, il a vécu sa vie, la pensant, bien vivant jusqu'au bout.

Et sans pourtant se prendre au sérieux, ni jamais prendre les autres de haut.

Car Vacher refusait d'humilier, c'était viscéral chez lui, cette détestation des hauteurs méprisantes qui transforment en inférieurs ceux à qui on s'adresse et les privent de leur parole. Une telle attitude le blessait profondément, le scandalisait et le mettait d'autant plus hors de lui qu'il savait qu'elle pouvait s'incruster en vous à votre insu et sous des dehors innocents. Au début des années 1980, il était allé au Caire, un été, poursuivre son apprentissage de l'arabe classique. Or ce n'était pas celui que parlait le professeur qu'on lui avait assigné. Je revois encore Vacher, plusieurs mois après le fait, la voix altérée par une émotion à peine contrôlée, nous raconter, candide et effaré, qu'il avait demandé au professeur de se nommer selon la langue classique, il n'en revenait pas d'avoir osé faire une telle chose, il



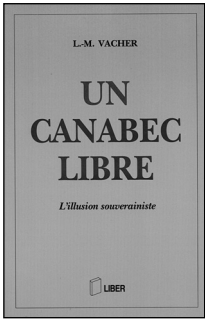
Avec sa compagne, Christiane Bouchard, vers 1987



Début des années 1970

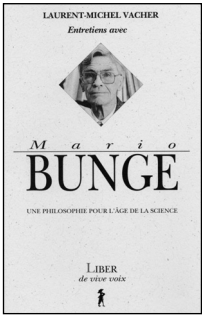


Entretien avec Jean Paulhan, 1967



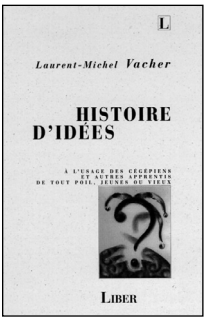
Un Canabec libre

ISBN 2-9802019-5-2
90 pages, 1991



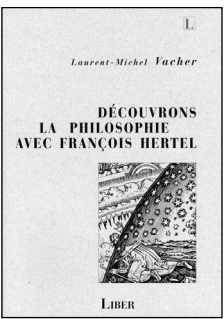
Entretiens avec Mario Bunge

ISBN 2-921569-07-8
142 pages, 1993



Histoire d'idées

ISBN 2-921569-13-2
264 pages, 1994



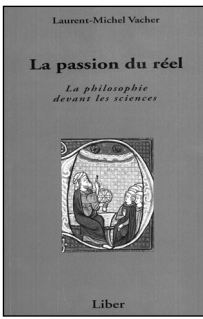
Découvrons la philosophie avec François Hertel

ISBN 2-921569-23-x
198 pages, 1995



Dialogues en ruine

ISBN 2-921569-36-1
96 pages, 1996



La passion du réel

ISBN 2-921569-59-0
240 pages, 1998

ne se le pardonnait pas. Voilà l'état où le mettait la honte d'avoir abaissé son semblable en lui demandant de singer une identité qui n'était pas la sienne. J'ai beaucoup appris de cet épisode, et vu combien subtilement Vacher était sensible à l'égalité et au respect de ses semblables.

C'est, je crois, ce refus d'humilier qui a trouvé à s'articuler positivement dans sa manière d'enseigner et dans le ton si caractéristique de ses livres. D'une part, il parlait et écrivait avec l'intention consciente d'être compris — qualité plus rare qu'on pense, surtout chez les philosophes. Clair, donc. En insistant trop sur le caractère intellectuel de la clarté, en quoi il excellait, on risque d'oublier tout ce qu'elle avait chez lui d'humain et de respectueux pour l'autre et de sous-estimer le pouvoir libérateur qu'elle donne à celui qui comprend beaucoup mieux grâce à elle. Surtout si l'on tient compte que, d'autre part, Vacher s'adressait toujours à ses interlocuteurs de manière à ce qu'ils sentent que la parole, essentiellement, leur appartenait autant qu'à lui, que le problème discuté les concernait. Toujours au fait des savoirs actuels, généreux de ses connaissances, il ne revendiqua jamais l'autorité de l'expert mais adopta le ton du citoyen éclairé, de l'honnête homme, comme on disait jadis, qui doit se faire une tête dans l'incertitude, en évaluant les arguments. Vacher s'adressait toujours à l'intelligence de ses interlo-



Avec son ami Jean Papineau, en 1993

cuteurs, et à ceux-ci comme à ses semblables. C'est pourquoi quiconque le lit se sent intelligent, et justement parce qu'on s'adresse à lui comme si on s'attendait le plus naturellement du monde à ce qu'il comprenne et ait quelque chose à dire. Dans une classe, voilà qui *rend* peu à peu plus intelligent et fera oser prendre la parole. Ainsi s'élèvent les exigences et se prend-on à vouloir les rencontrer. Il y a aussi là, dans ce ton, l'idée que c'est ainsi, *collectivement*, que nous nous éclairons les uns les autres et le pari que dans cette discussion, démocratique en fin de compte, apparaîtront et se

négotieront des solutions utiles.

Au fil des ans, Vacher a trouvé sa propre et humaine voix pour enseigner la philosophie et écrire ses livres. Elle n'était pas encore clairement affirmée en 1967, quand je l'ai connu. Et c'est comme si, par la suite, il s'était ramené à l'essentiel. Projet exigeant que le sien, et pas facile à réaliser, tel qu'il l'a au fur et à mesure mis en forme, de partager utilement avec ses semblables ses tentatives de composer avec l'incertitude, de déconstruire les illusions, de penser le réel, de dire vrai. Projet infatigablement repris. Il avait de la suite dans les

idées, Vacher. Entier. Cela nous laisse des livres qui continuent de nous interpeller et nous gardent la tête vivante. Il m'aura instruite, rendue meilleure. Mais j'insiste: cela m'a montré à vivre, en quelque sorte. Pour cela, j'ai toujours eu besoin d'exemples, de ceux qui vous montrent que quelque chose que vous espérez est *possible*, alors même que vous en doutez. Vacher m'a fait voir que, pourvu qu'on l'ose chacun à notre manière, il est possible, en pensant l'aventure de la vie, de «*bien faire l'homme*», comme disait Montaigne.

C'est un rare bonheur d'avoir connu quelqu'un comme lui. Et maintenant que je dois vivre avec le trou de son absence, cela continue de m'encourager.

Marie-José Daoust

À propos de ...

Un Canabec libre

«Par sa concision, sa lucidité et sa relative objectivité, voici un petit texte dont la vertu est d'interroger plutôt que de prêcher. [...] M. Vacher propose avant tout [...] de revenir aux questions de base et de ne jamais craindre de remettre en question l'idéologie dominante. Si les politiciens écoutaient parfois les sages!»

Philip Wickham
Continuum, semaine du 6 avril 1992

«[...] Vacher nous propose une contribution enlevée et provocante qui mérite d'être commentée et débattue.»

Dorval Brunelle
Spirale, avril 1992

Entretiens avec Mario Bunge

«La conversation de Bunge et ses réponses aux questions toujours pertinentes de Laurent-Michel Vacher exposent de façon fort claire sa philosophie et son adéquation à la science.»

François Filiatrault
Spirale, mai 1994

Histoire d'idées

«Par son ton rigolo, voire débridé, et par la clarté de la démonstration [...] Laurent-Michel Vacher signe un livre utile, brillant et surtout, optimiste.»

Pascale Navarro
Voir, novembre 1994

«Le livre comble un vide, remplit une case inoccupée : celle de l'explication claire, accessible et intelligente du savoir [...]»

Martine Turenne
La Presse, 6 novembre 1994

Découvrons la philosophie avec François Hertel

«Laurent-Michel Vacher est un philosophe à la plume alerte et proluxe. [...] À la qualité supérieure de la présentation [...] s'ajoute le style de l'auteur, remarquable de concision, d'humour et d'auto-ironie.»

Robert Saletti
Le Devoir, 28 octobre 1995

«[...] les notes et commentaires [...] présentent [...] l'intérêt de rendre compte d'une manière fort intéressante d'enseigner la philosophie. [...] *Découvrons la philosophie avec François Hertel* fait un pas très prometteur dans la direction d'une réelle réforme de l'enseignement collégial.»

Pierre Monette
Voir, semaine du 14 décembre 1995

La science par ceux qui la font

«Il y a chez le philosophe du collègue Ahuntsic un souci constant de poser les problèmes dans des termes compréhensibles pour le commun des mortels, de ramener la discussion à un niveau d'entendement tel que le lecteur s'y retrouve [...]. On peut dire que M. Vacher s'en tire ici avec les honneurs de la guerre [...]»

Robert Saletti
Le Devoir, 23 mai 1998

«[...] l'auteur montre très bien dans ce bel ouvrage ce qu'il espère de la philosophie lorsqu'elle est à l'écoute de la science. Toutes les questions posées le sont de manière claire, et surtout, permettent au lecteur une réflexion rarement possible, même dans un contexte de vulgarisation.»

Christian Nadeau
Spirale, mars-avril 1999

La passion du réel

«L'ouvrage de Laurent-Michel Vacher — brillant, limpide, d'un calibre que les essais locaux n'atteignent pas toujours — se situe clairement dans le mouvement de désacralisation des grands prêtres de la pensée européenne, [...] mouvement qui apparaît comme profondément libérateur.»

Mario Roy
La Presse, 4 octobre 1998

Une triste histoire

«Si la question était : Peut-on encore se réclamer de gauche aujourd'hui? ce livre constituerait une réponse d'une rare intelligence.»

Ici, 20 décembre 2002

Le crépuscule d'une idole

«[...] il faut savoir gré à l'indispensable et courageux Laurent-Michel Vacher de s'atteler, après tant d'autres, à [la tâche de critiquer Nietzsche]. Qu'on ne compte pas sur moi pour contredire, cette fois-ci, le plus mordant et le plus talentueux des philosophes québécois.»

Louis Cornellier
Le Devoir, 24 avril 2004

Débats philosophiques

«[...] l'excellent et très original *Débats philosophiques. Une initiation* [est un recueil dont les textes sont] volontairement contradictoires, énergiques et magnifiquement rédigés, [et] parviennent avec force et clarté, comme le souhaitent leurs auteurs, à donner “une petite idée du genre de ruminations qui trottent dans la tête des philosophes”.

Louis Cornellier
Le Devoir, 14 décembre 2002

Dialogues en ruine

«Un petit livre magnifique»

Pierre Foglia
La Presse, 21 septembre 1996

«Livre tonifiant, certes, mais drôlement émouvant par ailleurs [...]. Un livre beau et précieux comme la main d'un ami sur notre épaule.»

Jean Fugère

Une petite fin du monde

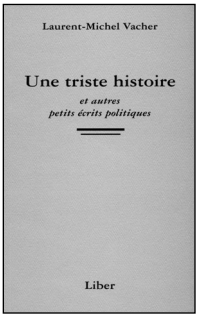
«En somme, le testament Vacher est en train de devenir quelque chose comme un incontournable. À cause des idées qu'il y expose une dernière fois, certes. Mais surtout à cause de la lucidité, de la conviction, de la droiture qu'il manifeste en un moment où d'autes plient et abandonnent. Venant d'un homme qui va mourir, c'est une formidable leçon de vie.»

Mario Roy
La Presse, 18 septembre 2005



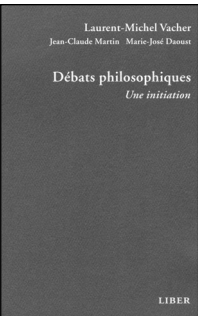
La science par ceux qui la font

ISBN 2-921569-51-5
216 pages, 1998



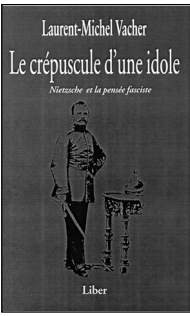
Une triste histoire et autres petits écrits politiques

ISBN 2-921569-97-3
180 pages, 2001



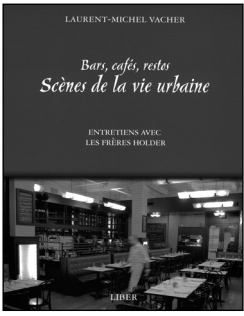
Débats philosophiques

ISBN 2-89578-021-8
264 pages, 2002



Le crépuscule d'une idole

ISBN 2-89578-050-1
112 pages, 2004



Bars, cafés, restos. Scènes de la vie urbaine

ISBN 2-89578-065-X
120 pages, 2005



Une petite fin du monde

ISBN 2-89578-077-3
204 pages, 2005

Édition Des collectifs

Parmi les genres éditoriaux que recouvre le domaine «études et essais», il y a les livres à contenu scientifique ou philosophique écrits en collaboration. Nous en publions plusieurs par année. Au cours du dernier trimestre il en est paru quatre, si on excepte ces deux autres titres, également à plusieurs auteurs, que sont la revue *Éthique publique* (vol. 7, n° 2) et la revue *La Chair et le Souffle* (vol. 1, n° 1). Ces publications défrayaient rarement la chronique. Je voudrais en dire un mot.

Les ouvrages collectifs sont les mal aimés de l'édition. Et pour cause. Ce sont souvent des assemblages de convenance qui répondent à la simple obligation institutionnelle de publier ou à l'ambition personnelle de marquer rapidement et facilement le territoire; les textes qu'ils regroupent sont inégaux, donc plus ou moins intéressants pour l'éditeur et pour le lecteur; les collaborateurs n'ont pas tous le même degré d'«atteignabilité», si bien que la coordination de l'ensemble est chaque fois d'une complexité épuisante, on doit toujours courir après quelqu'un et en attendre d'autres, sans compter qu'il faut négocier avec des

sensibilités fort variables et des idiosyncrasies parfois fantaisistes; préparer un collectif est long et décourageant; une fois publié, personne n'en assure l'accompagnement; les critiques ne lui prêtent pas attention, même quand ils s'intéressent à l'un ou l'autre des participants. Bref, les ouvrages collectifs n'ont que des désavantages, scientifiques, techniques, psychologiques et financiers.

Pourquoi dès lors en publier? Ah...

Je me souviens qu'à l'époque — disons, il y a trente ans — j'achetais beaucoup de collectifs, que j'ai encore. La plupart étaient directement publiés en poche. Des actes de colloque, les textes de telle rencontre, des hommages, des recueils d'articles de diverses provenances sur un thème donné. Je ne lisais pas tout, parfois juste un ou deux textes. De temps en temps, je faisais des liens entre plusieurs de ces anthologies, recoupements de noms, comparaison entre deux versions d'une même réflexion, etc. Longtemps après, je me suis à l'occasion rendu compte qu'un tel, dont je venais de lire un livre ou un article, avait déjà fait ses classes dans un de ces collectifs où il m'était passé

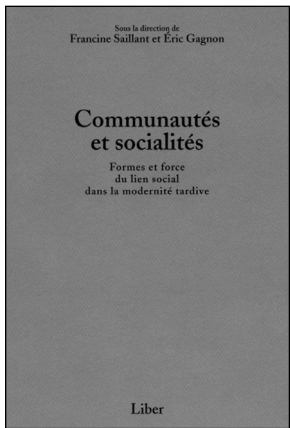
inaperçu. En repensant donc à ces livres-là (pourquoi ai-je l'impression qu'il y en avait plus qu'aujourd'hui?), et à l'intérêt que je leur portais, je me suis fait un petit argumentaire en leur faveur.

C'est que les collectifs répondent, en effet, pour une part en tout cas, à une sorte d'urgence dans un milieu donné, au besoin de se réunir autour d'une question ou d'une personne pour essayer de leur reconstituer rapidement une cohérence qui s'est défaite ou d'en proposer une qui n'arrive pas à prendre corps — ce qui n'aura hélas pas toujours l'effet escompté. Il y a là un souci de continuité et de maintien de l'identité du clan qu'il faut respecter. Le collectif est l'occasion de partager un esprit commun à propos d'un objet commun en se le réappropriant à travers ses diverses facettes. Envisagés du point de vue scientifique également, ils ont leur raison d'être. Ils sont l'occasion d'avancer des hypothèses ou de mettre à l'épreuve sur un objet ponctuel une théorie plus générale, de proposer une démonstration partielle d'une idée qui n'est pas encore arrivée à terme. Ils traduisent donc le mouvement de la

pensée qui se fait, du travail en cours, et donc la vitalité du savoir. Finalement, sous l'angle individuel, ce sont pour plusieurs des bancs d'essai où on peut exercer son souffle.

Pour l'éditeur, les ouvrages collectifs présentent donc aussi divers intérêts. Ce sont l'occasion de se tenir au courant, de faire des rencontres, de participer à la vie de la culture savante et du savoir spécialisé. Que, du point de vue financier, ce soit chaque fois des pertes sèches ne m'a pas encore convaincu d'y renoncer. Je crois au contraire que c'est là un modeste prix qu'il faut accepter de payer pour assumer ses responsabilités éditoriales. Quant aux autres inconvénients que j'énumérais plus haut, nous nous en consolons, moi et toute l'équipe éditoriale, en pensant que les collectifs fournissent un merveilleux terrain d'étude pour la psychologie sauvage des savants et la sociologie tout aussi sauvage de la connaissance auxquelles nous nous livrons de temps en temps...

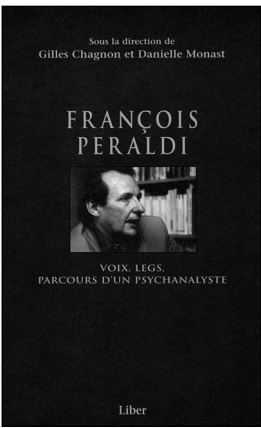
Giovanni Calabrese



sous la direction de
Francine Saillant et Éric Gagnon
Communautés et socialités
Formes et force du lien social
dans la modernité tardive
288 pages, 27\$, ISBN 2-89578-075-7
parution août 2005

COLLABORATEURS

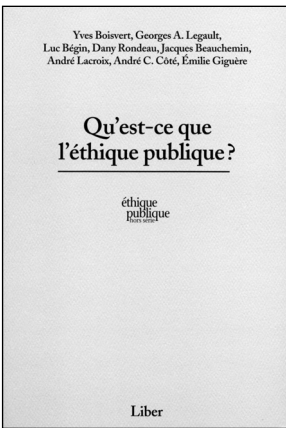
Gilles Bibeau, Diane Lamoureux, Stéphane Vibert, Raymond Lemieux, Andrée Fortin, Françoise-Romaine Ouellette, Jacques T. Godbout, Joseph J. Lévy, Francine Saillant, Daniel Jacques, Éric Gagnon, Jean-Bernard Pocreau, Pierre Ouellet, François Laplantine



sous la direction de
Gilles Chagnon et Danielle Monast
François Peraldi
Voix, legs, parcours d'un psychanalyste
162 pages, 20\$, ISBN 2-89578-076-5
parution septembre 2005

COLLABORATEURS

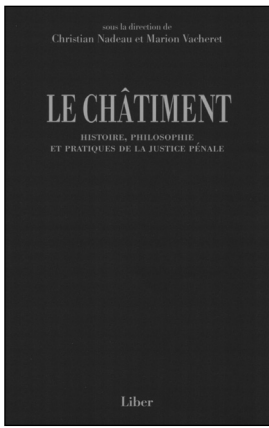
Gilles Chagnon, Jean-François Ducharme, Monique Panaccio, Jean-Ernest Joos, Wilfried Ver Eecke, John P. Muller, Karim Jbeili, Louise Tassé, Marie Hazan, Chantal Maillet, Donna Bentolila, Danielle Monast



sous la direction d'**Yves Boisvert**
Qu'est-ce que l'éthique publique?
«Éthique publique, hors série»
128 pages, 17\$, ISBN 2-89578-082-x
parution octobre 2005

COLLABORATEURS

Yves Boisvert, Georges A. Legault, Luc Bégin, Dany Rondeau, Jacques Beauchemin, André Lacroix, André C. Côté et Émilie Giguère



sous la direction de
Christian Nadeau et Marion Vacheret
Le châtiment
Histoire, philosophie et pratiques de la justice pénale
160 pages, 20\$, ISBN 2-89578-083-8
parution novembre 2005

COLLABORATEURS

Michael Wasser, Pascal Bastien, Claire Finkelstein, Matt Matravers, Jean-Paul Brodeur, Marion Vacheret

À l'égard de la communauté, les sociétés modernes sont traversées par un double mouvement d'attrait et de répulsion, par l'ambivalence entre une volonté de la retrouver et une égale volonté de s'en émanciper. Cette ambiguïté est particulièrement manifeste dans les usages de la notion d'identité, que l'on revendique pour fonder son appartenance, de la nation aux groupes minoritaires, et dont on se méfie en même temps, en raison des frontières qu'elle crée et de la coercition qu'elle peut exercer sur les individus. Le désir de communauté se fait sentir à mesure que semble s'éroder et se fragmenter la «Communauté» et que l'individu gagne en autonomie. La notion de communauté est en somme une manière privilégiée d'introduire à la socialité aujourd'hui, c'est-à-dire aux formes, aux figures et aux modèles de l'être ensemble et de l'expérience des liens. Communautés territoriales, identitaires, virtuelles, imaginaires... ou absence de communauté, voilà autant de manières d'évoquer les façons dont nous pensons et vivons nos liens avec nous-mêmes et avec les autres. [...]

Les contributions ici rassemblées s'interrogent donc sur différentes formes de communautés instituées ou imaginées dans le monde contemporain et le type de socialité qu'elles autorisent. Ces essais aux sujets très vastes — corps, littérature, interprétation, philosophie politique, parenté, religieux, politique — ont en commun de traverser les divers espaces d'expression des liens et du vivre ensemble occidental contemporain. Ils nous convient à examiner ces espaces de création et de recreation des liens dans des sociétés qui vivent d'une certaine manière le deuil de la communauté protectrice, unifiée et unificatrice. Le lien y est en quelque sorte ce qui se substitue au tout de la communauté, et la socialité ce qui permet de saisir les liens comme formes et figures du vivre ensemble ailleurs que dans l'imaginaire de la communauté d'hier. (p. 7 et 10)

Francine Saillant et Éric Gagnon

Voilà plus de dix ans que François Peraldi nous a quittés. Considérant la place unique d'où s'est avancée sa parole dans le milieu psychanalytique et intellectuel montréalais, il est plus que temps de faire ce que j'appellerai un retour à Peraldi. [...]

Sur le plan privé, François Peraldi a sans doute eu la sépulture qu'il fallait, mais sur le plan public, considérant l'immensité de son travail de penseur et d'analyste, on ne peut que regretter le silence sidéré qui a suivi son décès et qui perdure depuis dix ans. Non qu'il n'y ait pas eu d'actes de transmission de son héritage intellectuel, qu'on pense par exemple — et je m'en excuse auprès de ceux que je ne pourrai nommer — au travail de Danielle Monast, qui a patiemment colligé l'ensemble des textes de François Peraldi, au site internet Calame, conçu par Karim Jbeili, qui consacre une place importante à François Peraldi et où on trouve notamment quelques-uns de ses séminaires, au colloque sur le visuel en psychanalyse organisé par Hervé Bouchereau à L'Espace Go et qui était dédié à la figure de François Peraldi, et encore aux articles et conférences de Denise Noël, de Louise Grenier, de Marie Hazan... qu'aurait inspirés ses questionnements. Il s'agit pourtant là d'efforts individuels pour rendre vivant l'héritage de Peraldi, et cela ne nous dispense pas de demander pourquoi, compte tenu de l'importance de sa contribution dans la vie intellectuelle et psychanalytique au Québec, il y a eu si peu d'ouvrages ou d'événements publics consacrés à son travail.

Nous voudrions donc contribuer ici à rompre le silence qui s'est instauré autour de François Peraldi et tenter de remettre en circulation son héritage intellectuel. (p. 7-8)

Gilles Chagnon

Le projet que le présent ouvrage vient concrétiser a pris naissance au moment où je me préparais à quitter la direction générale de la revue qui porte justement le nom d'*Éthique publique*. J'ai été étonné de voir que, pendant plusieurs années, j'avais invité des centaines de personnes, universitaires comme gens de terrain, d'ici et d'ailleurs, à écrire sur des sujets concernant l'éthique publique sans jamais avoir pris la peine de définir la notion. J'ai alors proposé à des collègues et amis, à des compagnons de l'aventure de l'éthique publique, de marquer un temps d'arrêt et de faire le point sur cette idée qui, malgré le vague dans lequel elle se trouvait, avait été et est encore si féconde.

Qu'est-ce donc que l'éthique publique?

La question, qui peut paraître un peu scolaire, intéresse bien sûr les praticiens de ce qu'on appelle l'éthique appliquée, ceux qui observent la vie publique et qui sont soucieux de sa qualité, les acteurs mêmes de la scène politique, et en général tous ceux qui s'inquiètent du vivre ensemble des sociétés aux systèmes moraux concurrents.

Il n'est pas nécessaire de résumer ici les réponses qui ont été avancées. Les textes qui suivent parlent d'eux-mêmes. Je ne cacherai pas cependant que j'étais un peu naïf de m'attendre à quelque chose d'unanime et d'assuré. La réflexion a au contraire engendré des réponses nuancées, plurielles et même opposées. La notion d'éthique publique s'en trouve-t-elle compromise? D'aucune façon. Bien au contraire, en effet, ce retour sur le travail théorique et pratique entrepris sous le signe de l'éthique publique fait apparaître avec plus de clarté les défis éthiques des sociétés contemporaines et la tâche de ceux qui veulent y faire face. Donc l'actualité et la pertinence de la notion, qui vient ainsi enrichir l'arsenal conceptuel des sciences sociales. Je suis persuadé du reste que beaucoup d'autres contributions en confirmeront, au cours des années qui viennent, l'utilité et la richesse. (p. 7-8)

Yves Boisvert

Le but de cet ouvrage n'est pas de présenter une généalogie conceptuelle du châtiment ni de brosser un panorama exhaustif des travaux en philosophie, en criminologie ou en droit sur les justifications de la peine. De façon plus modeste, nous avons voulu offrir au public un ensemble de travaux permettant de voir d'un peu plus près nos conceptions modernes de la justice pénale. L'ensemble de ces articles permet de jeter un regard critique sur la justice pénale sans prétendre pour autant vouloir la disqualifier.

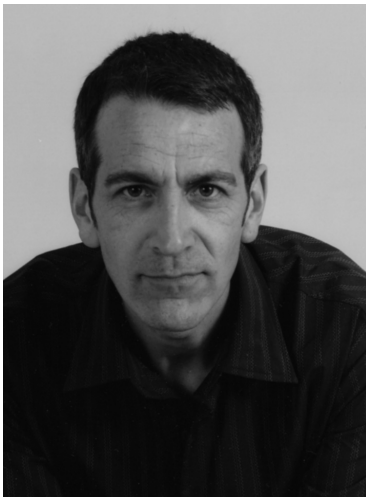
Cet ouvrage est divisé en trois parties. La première porte sur l'histoire des institutions et des pratiques liées au châtiment en Europe à l'époque moderne. Michael Wasser se consacre à l'Écosse de la fin du seizième siècle et de la première moitié du dix-septième siècle. Pascal Bastien montre le passage, en France, à la même époque, d'une conception de la peine fondée sur le supplice des corps à une conception du châtiment visant en tout premier lieu la réforme de l'âme.

La deuxième partie de l'ouvrage présente deux enquêtes sur les fondements philosophiques de la légitimité des peines et sur les critères de responsabilité et d'imputabilité des crimes. Claire Finkelstein distingue deux grandes écoles de pensée au sujet des crimes et des châtiments, l'école du châtiment entendu comme acte de dissuasion et l'école du châtiment entendu comme acte de rétribution. Ces deux écoles ne sont pas critiquées pour être rejetées, mais pour être réunies au sein d'une conception contractualiste où leur apparente opposition est neutralisée. Matt Matravers s'interroge quant à lui sur les limites de la responsabilité dans les cas de psychopathie.

Dans la dernière partie, Jean-Paul Brodeur se penche sur les conséquences pratiques de l'arrimage difficile entre justification de la peine et quantification de celle-ci. Enfin, Marion Vacheret pense la notion de châtiment en relation avec celle de la gestion des risques, à la manière des théories d'Ulrich Beck. (p. 7-11)

Christian Nadeau

Extrait Michel Carrier *Penser le sacré*



Le sacré est un objet à la fois construit et interrogé par diverses sciences humaines. Cette tentative de théoriser le sacré, et par cela de lui donner un statut d’objet, est symptomatique de la pensée occidentale depuis la modernité tardive. C’est que la pensée moderne construit son savoir seulement

lorsqu’elle réussit à poser un objet. La rencontre de la pensée moderne — concrète, rationnelle et profane — et du sacré donne donc lieu à ce qui semble bien être un paradoxe. Il ne faudra pas s’étonner si une dynamique complexe est mise en branle lorsque les sciences humaines pensent le sacré.

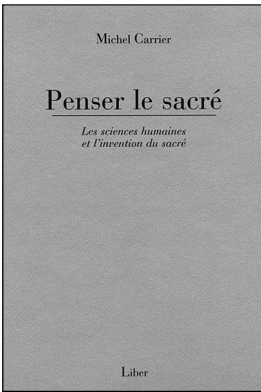
Très vite une question se pose: pourquoi la théorisation du sacré voit-elle le jour au moment même où l’Occident entend se libérer, d’une part, de l’influence théologique sur la pensée et, d’autre part, de l’influence ecclésiastique sur les institutions dont la mission est de gérer le vivre ensemble? Nous soutenons que cette conjoncture historique n’est pas anodine. C’est plutôt le sol fertile qui alimente notre réflexion sur le statut que la pensée moderne a donné au sacré.

Tout comme Michel Foucault a voulu démontrer que la folie et la délinquance, par exemple, sont des objets créés par la pensée à tel point de l’histoire, de même nous soutiendrons que le sacré est un objet créé par la modernité et que la possibilité même de le penser scientifiquement est impensable sans la pensée moderne. Or, qui dit modernité dit projet, et le projet moderne est avant tout traversé par une

interrogation sur l’être humain et orienté vers la construction de l’idée de l’homme. Pour la pensée moderne qui anime les sciences humaines, la construction de l’homme est le projet par excellence. En d’autres termes, «l’Homme lui-même est fondamentalement un produit et ne peut donc être compris que si l’on se penche, dans un esprit analytique, sur son mode de production». Le projet moderne, comme tout projet d’ailleurs, est un projet politique qui passe par une nouvelle conceptualisation de l’homme. La «décentration» de Dieu dans cette nouvelle épistémologie lègue à l’être humain un statut inédit, celui d’être à la fois l’objet et le sujet de la connaissance.

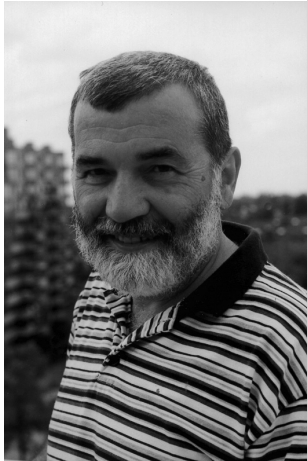
S’il est vrai que la naissance des sciences humaines s’accompagne de la construction de l’objet que l’on nomme «homme», d’une humanité séculière, n’est-il pas curieux qu’au même moment, libérée des entraves des traditions qui l’ont précédée, la pensée cherche aussi à construire l’objet «sacré»? C’est cette conjoncture paradoxale qui retient notre attention. Nous nous proposons donc d’étudier cette rencontre de l’objet sacré et des sciences humaines et d’analyser les textes sur le sacré non pas pour

démontrer ce qu’est véritablement le sacré, mais pour interroger la «volonté de savoir», comme disait Foucault, qui anime le projet moderne. (p. 9-10)



Michel Carrier
Penser le sacré
Les sciences humaines et l'invention du sacré
156 pages, 20\$, ISBN 2-89578-066-8
parution octobre 2005

Extrait Yves Lever *Petite critique de la déraison religieuse*



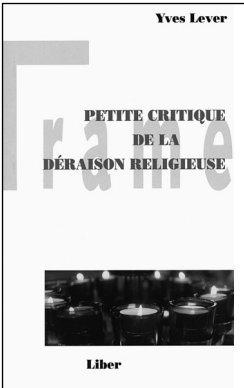
On fait souvent état d’un soi-disant «besoin fondamental, naturel» de croire en un être supérieur, d’un «désir de Dieu inscrit dans le cœur de l’homme» (Catéchisme). J’y reviendrai, mais je proclame tout de suite que ce besoin n’en est pas un, qu’il n’existe que pour ceux qui n’ont jamais tenté d’élucider le phénomène religieux. De mes lectures d’il y a plus de vingt ans, je retiens cette distinction psychologique fondamentale entre *besoin* et *désir* (Denis Vasse, *Le temps du désir: essai sur le corps et la parole*). La croyance relève des désirs, qui sont souvent aussi importants que les besoins, mais ne se confondent pas avec eux. Je conçois facilement que la soif de vie soit sans limites et que le mouvement intérieur le plus instinctif est d’imaginer une source qui désaltérerait. Je sais la puissance des rêves et leur effet consolateur: dans la nuit, on aime croire à la lumière. J’ai éprouvé moi aussi le contentement intérieur de croire que la mort n’est pas le dernier mot de la vie. Je reconnais les vertus de la thérapie que s’appliquent les alcooliques anonymes où chacun doit se trouver un «être supérieur». Cela fait un peu «dieu-béquille», mais enfin! Chacun a le droit de préférer ses rêves à la réalité, mais personne ne devrait avoir celui de les imposer aux autres. On a tort de penser que le désir qu’on ressent est naturellement éprouvé par les autres. Bien sûr, on le voudrait, et c’est pourquoi on le transmet aux enfants dès leur jeune âge, au moment de leur naïveté («laissez venir à moi les petits enfants...») et de leur grande vulnérabilité. Et on ne veut pas croire, ou on considère comme insensés, ceux qui affirment ne pas ressentir ce «besoin».

[...]

De nos jours, on confond régulièrement religions, lesquelles renvoient nécessairement à un ou à des dieux, et spiritualités, qui n’ont de force que par le flou de leur présentation et de leurs prétentions psychologiques, qui séduisent par leur capacité de simplification au sujet du sens de la vie et par leur pouvoir de mystification pour chercheurs de solutions faciles. Toute la force du mouvement Nouvel Âge,

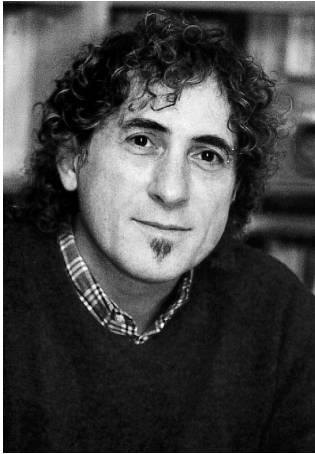
celle des prétentions écologiques des Amérindiens, celle des «sages» de l’Inde ou du Tibet, celle des «maîtres spirituels» de tout poil, vient de là. Il y a quelque temps, je regardais un reportage sur des sessions de «touchers spirituels», quelque part aux États-Unis, dans une campagne verdoyante, sur fond sonore de poésie banale et de musique celtique. Tous les participants semblaient apprécier fort ces touchers, expériences sensorielles sûrement très apaisantes, mais pourquoi diable les dire «spirituels»?

Ces «spiritualités» doivent être critiquées encore plus que les religions établies parce qu’elles s’accompagnent rarement de cette sagesse que les ans ont permis de raffiner chez les autres. Alors que tout le monde reconnaît implicitement l’importance du savoir le plus avancé (on préfère voir un médecin compétent si on est blessé ou si notre enfant souffre d’un cancer; on cherche un avocat qui connaît la loi s’il faut aller en cour, ne serait-ce que pour un divorce; on veut de bons enseignants pour nos enfants; et on s’attend à ce que les fonctionnaires ne fassent pas d’erreur, surtout quand il s’agit des impôts), la majorité de la population consent à se laisser raconter n’importe quoi par des gourous, des astrologues, des charlatans. La rigueur qu’on exige du médecin ou de l’enseignant, on ne la demande pas à ses «prêtres». Le temps n’est-il pas venu de briser quelques statues, de clarifier ce qu’on veut dire quand on parle de religion? (p. 28-31)



Yves Lever
Petite critique de la déraison religieuse
«Trame»
228 pages, 21\$, ISBN 2-921569-58-2
parution août 1998

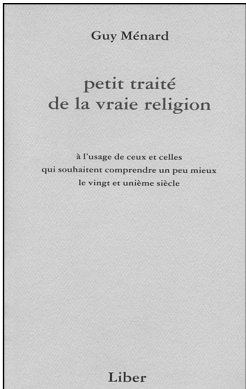
Extrait Guy Ménard *Petit traité de la vraie religion*



le rôle, la structure et la signification de la religion dans la culture actuelle – mais, aussi, pour parvenir à en déceler la présence dans des «lieux» où l’on n’est pas habitué à la chercher.

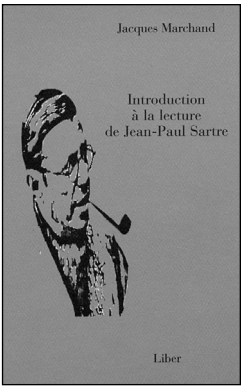
D’aucuns, surtout sans doute au sein des générations qui ont vécu l’époque d’avant la Révolution tranquille, fronceront peut-être les sourcils (à moins qu’ils ne grincent carrément des dents), estimant savoir déjà fort bien – et avec une intimité parfois fort douloureuse – ce qu’est la religion et à quoi ça sert... S’il est pourtant une «évidence» que ces pages souhaitent d’abord et avant tout dissiper, c’est bien justement cette idée, encore assez largement reçue, qui tend à confondre la religion avec des formes du christianisme qui se sont élaborées en Occident au cours des siècles, et notamment au Québec. Allons d’ailleurs plus loin en suggérant que, pour vraiment comprendre la signification du phénomène religieux aujourd’hui, il faut souvent même se dépêtrer de ce qu’a pu en manifester un certain christianisme, y compris dans notre propre histoire où il s’est à maints égards réduit à un dogmatisme étroit assorti d’un frileux moralisme.

Mais ce livre a une autre ambition, plus audacieuse encore. Il entend en effet suggérer que la religion, loin d’être une réalité datée et obsolète de l’histoire humaine, se donne au contraire à lire comme une dimension fondamentale et constitutive de l’être humain, au même titre que d’autres – sociale, psychique, économique, politique, poétique, ludique. Si une telle suggestion a quelque pertinence, on comprendra sans peine qu’une lecture du réel qui s’abstiendrait de considérer cette dimension religieuse de l’humain s’appauvrirait substantiellement en négligeant un éclairage anthropologique unique et irremplaçable. (p.7-9)

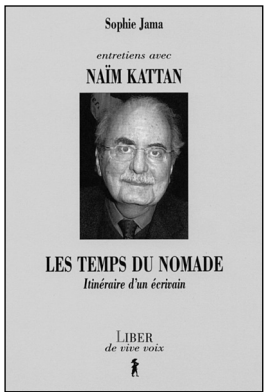


Guy Ménard
Petit traité de la vraie religion
À l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingtième siècle
234 pages, 23\$, ISBN 2-921569-75-2
parution octobre 1999

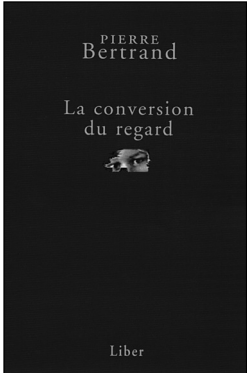
Autres parutions récentes



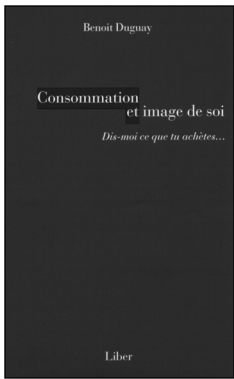
Jacques Marchand
Introduction à la lecture de Jean-Paul Sartre
176 pages, 18\$, ISBN 2-89578-074-9
parution août 2005



Sophie Jama et Naïm Kattan
Entretiens avec Naïm Kattan
Les temps du nomade. Itinéraire d'un écrivain
252 pages, 23\$, ISBN 2-89578-069-2
parution août 2005



Pierre Bertrand
La conversion du regard
198 pages, 21\$, ISBN 2-89578-079-X
parution septembre 2005



Benoît Duguay
Consommation et image de soi
152 pages, 18\$, ISBN 2-89578-081-1
parution novembre 2005

Écrit à l'occasion du centième anniversaire de naissance de Jean-Paul Sartre, cet essai est une introduction à la lecture philosophique de son œuvre. S'il est vrai que toute pensée de philosophe peut être ramenée à quelques intuitions de base qui, diversement modulées, reprises et approfondies, la structurent, Jacques Marchand estime que, dans le cas de Sartre, le fil conducteur est celui de sa conception radicale de la liberté et de la situation. Or, il apparaît que toutes les tentatives du philosophe pour formuler une morale qui réconcilie ces deux notions se sont soldées par l'échec.

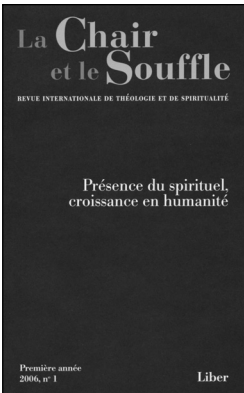
On comprendra que la pensée que Jacques Marchand lui-même élabore dans ses propres travaux philosophiques tire les conséquences de ce diagnostic et essaie de dépasser l'échec sartrien.

Dès sa toute première jeunesse, Naïm Kattan, l'enfant juif de Bagdad, veut devenir un écrivain comme ceux qu'il admire à l'époque, Gide, Breton, Aragon... À dix-sept ans, la bourse qu'il obtient du gouvernement français lui permet d'aller étudier à la Sorbonne. Puis après ce séjour à Paris qui s'étend au-delà de ses études, en 1953, il part pour le Canada où il vit jusqu'à présent. Très engagé dans la culture, il met sur pied l'édition française du *Bulletin du cercle juif canadien*, il dirige pendant vingt-cinq ans la nouvelle section littérature et édition du Conseil des arts du Canada et il enseigne à l'université du Québec à Montréal. Pendant toutes ces années aussi, il multiplie les rencontres et les voyages tout en se consacrant à son premier rêve, écrire en français, lui qui était arabophone. Ainsi, possédons-nous de lui près de quarante titres de romans, nouvelles, essais et pièces de théâtre.

C'est avec chaleur et simplicité que cet homme de curiosité et de passion, de dialogue et de don de soi, nous propose ici son itinéraire intellectuel et raconte plus de cinquante ans d'activité littéraire.

«C'est toujours du plus près qu'il faut partir, car c'est toujours au plus près que nous sommes renvoyés. Si les idées, les images et les croyances nous excitent et nous stimulent, elles ne nous font pas vivre, nous abandonnant au contraire très vite à la quotidienneté et à son contenu. Nous sommes en immanence dans cette quotidienneté. Les idées, les images et les croyances, aussi stimulantes et excitantes soient-elles, ne sont que quelques-uns des éléments de cette quotidienneté. Or, c'est avec tous les éléments que nous sommes amenés à vivre. Les idées, les images et les croyances nous projettent au loin alors que la quotidienneté nous ramène au plus près. C'est d'elle qu'il faut repartir toujours à nouveau. Voilà ce que nous entendons par conversion du regard.»

La question qui oriente la réflexion est ici celle de la part du consommateur dans l'acte de consommation. Pourquoi consomme-t-on? Comment cela fonctionne-t-il? Quelles sont les motivations qui déclenchent l'achat? Que recherche l'acheteur dans un produit? Pourquoi certaines personnes semblent-elles consommer de manière compulsive? Cet ouvrage porte en somme sur la responsabilité du consommateur dans l'acte de consommer. Il entend dans ce sens participer à ces mouvements contemporains (simplicité volontaire, casseurs de pub, etc.) qui tentent de nous faire sortir du cycle de la consommation effrénée, irrespectueuse et destructrice, et contribuer ainsi à modifier nos habitudes les plus égocentriques et les plus irresponsables.



La Chair et le Souffle, vol. 1 n° 1
sous la direction de **Lytta Basset**
Présence du spirituel, croissance en humanité
114 pages, 15\$, ISBN 2-89578-095-4
parution octobre 2005



Éthique publique, vol. 7 n° 1
sous la direction de **André Duhamel et Éric Montpetit**
Nouvelles formes de la démocratie
220 pages, 20\$, ISBN 2-89578-073-0
parution mai 2005



Éthique publique, vol. 7 n° 2
sous la direction de **Suzanne Laberge, Philippe Liotard, Joël Monzée**
L'éthique du sport en débat
180 pages, 20\$, ISBN 2-89578-084-6
parution novembre 2005

Félix Moser, *Présentation*
Jean-François Malherbe, *De la séduction dans l'éducation à la spiritualité*
Lytta Basset, *Oser faire confiance*
Michel-Maxime Egger, *La double transformation. Réorienter son désir pour changer le monde*
Pierre-Luigi Dubied, *L'éducation à la vocation humaine*
Élaine Champagne, *Désirer connaître*
Jean Zumstein, *Le noyau du credo revisité par un dissident*

COLLABORATEURS

Jean-Pierre Charbonneau, *De la démocratie sans le peuple à la démocratie avec le peuple*; Paul Cliche, *Réforme des institutions et participation des citoyens*; Mercedes Roberge et Martin Dupuis, *La réforme du mode de scrutin: prélude au renouveau démocratique*; Louis Massicotte, *La réforme du mode de scrutin: l'unanimité des partis est-elle indispensable?*; Jacques T. Godbout, *Pas de représentation sans représentativité?*; Pascale Dufour, *Les nouvelles frontières de la citoyenneté*; Claude Béland, *La participation citoyenne, un rempart de la démocratie*; Jules Duchastel, *Légitimité démocratique: représentation ou participation?*; Laurence Bherer, *Les promesses ambiguës de la démocratie participative*; Francis Garon, *Représentation politique et projets démocratiques concurrents*; James Iain Gow, *Les choix éthiques derrière un régime de démocratie directe*; Christine Couvrat, *Le projet «alter» de radicalisation de la démocratie*; Guy Durand, *Le «pouvoir de déroger» et la Charte des droits et libertés*; Jocelyn Maclure, *Définir les droits constitutionnels des peuples autochtones*; Hervé Pourtois, *Délibération, participation et sens du désaccord*; Charles Blattberg, *Démocratie patriotique, non délibérative*; Jean-Marc Ferry, *Quelle démocratie postnationale?*; Louis-Joseph Saucier et Louise Vandelay, *Le participatory technology assessment*; Anne Bertrand, Pierre-Benoît Joly et Claire Marris, *L'expérience française de l'évaluation technologique interactive*; Nathalie Schiffino, *Une «chambre des citoyens» pour gérer démocratiquement les innovations biotechnologiques*

COLLABORATEURS

Pascal Charroin, *L'affaire Simpson de 1967: une rupture médiatique dans l'appréhension du dopage*; Éric Perera et Jacques Gleyse, *Le pur, l'impur et le secret. Le dopage dans quatre journaux français*; Suzanne Laberge, *Société québécoise et dopage sportif: la morale sportive confrontée aux réalités contemporaines*; Anne Marcellini, Éric de Léséleuc, Sylvain Ferez, Élisabeth Lê-Germain, *Corps sportif et dopage: le risque d'altération de l'identité*; Christophe Brissonneau, *Hippocrate ou Coubertin: le dilemme de la médecine du sport*; Joël Monzée, *Dopage sportif: de la responsabilité des chercheurs et des entreprises pharmaceutiques*; Raphaël Homat, *Le corps aux limites de l'acceptable: éthique médicale et éthique sportive*; Philippe Liotard, *Dopage: prévention, répression et enjeux éthiques. Entretien avec Albane Andrieu*; Sébastien Fyfe, *L'École Sport-Études et la question du dopage*; Stéphane Courtois, *Élection référendaire: plus de démocratie ou moins?*; Raymond Massé, *Les fondements éthiques et anthropologiques d'une participation du public en santé publique*; Tony Chapron, *L'arbitre et ses fonctions éthiques*; Jean-Loup Chappellet, *Une commission d'éthique pour la gouvernance du mouvement olympique*; Jean-François Doré, *Le géant aux pieds d'argile: de la fragilité des arguments éthiques de la réglementation antidopage*; Jocelyn East, *Le choc des éthiques*; Philippe Liotard et Sylvain Ferez, *Jeux lesbiens, gay, bi et trans: valeurs d'inclusion et discussion de l'éthique sportive*

Catalogue

Baillargeon, Stéphane, *Entretiens avec Louis Rousseau. Religion et modernité au Québec* «de vive voix» ISBN 2-921569-10-8, 1994, 154 pages, 18\$

Beaudry, Jacques, *L'œil de l'eau* ISBN 2-89578-008-0, 2002, 120 pages, 17\$

Bédard, Jean, *Comenius ou combattre la pauvreté par l'éducation de tous* «La pensée en chemin» ISBN 2-89578-078-1, 2005, 150 pages, 17\$

Bélanger, Marco, *Le flou dans la bergerie* ISBN 2-89578-015-3, 2002, 216 pages, 21\$

Bellavance, Guy (dir.), *Monde et réseaux de l'art. Diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain* ISBN 2-921569-78-7, 2000, 312 pages, 27\$

Belle-Isle, Francine, Simon Harel, Gabriel Louis Moyal (dir.), *L'étonnement* «Espace de réflexion psychanalytique» ISBN 2-921569-77-9, 2000, 228 pages, 27\$

Bernier, André G., François Pouliot (dir.), *Éthique et conflits d'intérêts* «Éthique publique hors série» ISBN 2-921569-80-9, mars 2000, 192 pages, 23\$

Bertrand, Pierre, *L'art et la vie* ISBN 2-89578-002-1, 2001, 132 pages, 20\$
—, *Le cœur silencieux des choses. Essai sur l'écriture comme exercice de survie* ISBN 2-921569-62-0, 1999, 174 pages, 23\$
—, *Connaissance de soi et vie quotidienne* ISBN 2-89578-035-8, 2003, 264 pages, 24\$
—, *La conversion du regard* ISBN 2-89578-079-x, 2005, 198 pages, 21\$
—, *Éloge de la fragilité* ISBN 2-921569-86-8, 2000, 210 pages, 23\$
—, *L'intelligence du corps* ISBN 2-89578-052-8, 2004, 246 pages, 23\$
—, *Pour l'amour du monde* ISBN 2-89578-016-1, 2002, 276 pages, 23\$
—, *La vie au plus près* ISBN 2-921569-44-2, 1997, 192 pages, 24\$

Bertrand, Yves, *Le héros ordinaire* ISBN 2-921569-32-9, 1996, 210 pages, 22\$
—, *Le jardin intérieur. Construire son bonheur quotidien* ISBN 2-89578-048-x, 2004, 156 pages, 23\$

Beylerian, Onnig, *Accords et impasses. Introduction à la négociation internationale par la simulation* ISBN 2-921569-61-2, 1998, 156 pages, 21\$

Bilodeau, Denyse, *Les murs de la ville. Les graffitis de Montréal* ISBN 2-921569-29-9, 1996, 204 pages, 21\$

Biron, Normand, *L'artiste et le critique. L'art peut-il s'écrire? (1975-2000)* ISBN 2-921569-90-6, 2000, 256 pages, 23\$
—, *L'œil énamouré. Préfaces, mélanges, postiche (1975-2000...)* ISBN 2-89578-005-6, 2001, 280 pages, 23\$

Bissoondath, Neil, *Le marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme* Traduit de l'anglais par Jean Papineau, coédition Boréal ISBN 2-921569-20-5, 1995, 243 pages, 19,50\$

Boisvert, Yves (dir.), *Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps* ISBN 2-921569-53-1, 1998, 198 pages, 25\$

Boisvert, Yves (dir.), *Qu'est-ce que l'éthique publique?* «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-082-x, 2005, 128 pages, 17\$

Boisvert, Yves, Jacques Hamel, Marc Molgat (dir.), *Vivre la citoyenneté. Identité, appartenance et participation* «Éthique publique hors série» ISBN 2-921569-87-6, 2000, 192 pages, 23\$

Boisvert, Yves, Louis Côté, Magalie Jutras, Georges A. Legault, Allison Marchildon, *Petit manuel d'éthique appliquée à la gestion publique* «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-019-6, 2003, 144 pages, 23\$

Bordeleau, Léo-Paul, *Quelle éthique du sport?* ISBN 2-921569-79-5, 2000, 258 pages, 28\$

Bordeleau, Léo-Paul, et Sébastien Charles (dir.), *Corps et science. Enjeux culturels et philosophiques* ISBN 2-921569-70-1, 1999, 208 pages, 26\$

Bourgie, Pierre, *Entretiens avec Jacques de Tonnancour. De l'art et de la nature* coédition Musée d'art contemporain de Montréal, «de vive voix» ISBN 2-921569-67-1, 1999, 136 pages, illustré couleur, 28\$

Bunge, Mario, *Matérialisme et humanisme. Pour surmonter la crise de la pensée*, Traduit de l'anglais par Laurent-Michel Vacher ISBN 2-89578-041-2, 2004, 294 pages, 27\$

Bugingo, François, *Africa mea. Le Rwanda et le drame africain* ISBN 2-921569-41-8, 1997, 248 pages, 28\$
—, *La mission au Rwanda. Entretiens avec le général Guy Tousignant* ISBN 2-921569-45-0, 1997, 280 pages, 30\$

Cabanac, Michel, *La quête du plaisir. Étude sur le conflit des motivations* ISBN 2-921569-25-6, 1995, 170 pages, 19\$

Calabrese, Giovanni, *Entretiens avec Jean Paré. Un grand reportage sur le Québec contemporain* «de vive voix» ISBN 2-921569-11-6, 1994, 188 pages, 20\$

Canty, Daniel, *Êtres artificiels. Les automates dans la littérature américaine* ISBN 2-921569-43-4, 1997, 158 pages, 22\$

Carle, Gilles, *La nature d'un cinéaste* ISBN 2-921569-64-7, 1999, 246 pages, 25\$

Carmant, Lionel, *Le métier d'enseignant* «Trame» ISBN 2-921569-33-7, 1996, 138 pages, 14\$

Carpentier-Roy, Marie-Claire, *Corps et âme. Psychopathologie du travail infirmier* ISBN 2-921569-18-3, 1995, 206 pages, 20\$ • Deuxième édition

Carrier, Michel, *Penser le sacré. Les sciences humaines et l'invention du sacré* ISBN 2-89578-066-8, 2005, 156 pages, 20\$

Cevey, Roger, *Regard éthique sur le geste éducatif*, ISBN 2-89578-070-6, 2005, 144 pages, 15\$

Chagnon, Gilles et Danielle Monast (dir.), *François Peraldi. Voix, legs, parcours d'un psychanalyste* ISBN 2-89578-076-5, 2005, 162 pages, 20\$

Chalom, Maurice, *Le migrant démuní. Alphabétisation et intégration des immigrants* ISBN 2-9802019-0-1, 1991, 114 pages, 13,95\$
—, *Le policier et le citoyen. Pour une police de proximité* ISBN 2-921569-48-5, 1996, 168 pages, 21\$

Chalom, Maurice, et John Kousik (dir.), *Violence et déviance à Montréal* ISBN 2-921569-01-9, 1993, 150 pages, 16\$

Chapleau, Marc, *L'amateur de vin* ISBN 2-921569-26-4, 1995, 186 pages, 20\$
—, *Entretiens avec Champlain Charest. La passion du vin* «de vive voix» ISBN 2-921569-15-9, 1994, 119 pages, 16\$

Charles, Sébastien, *Une fin de siècle philosophique. Entretiens avec Comte-Sponville, Conche, Ferry, Lipovetsky, Onfray, Rosset* ISBN 2-921569-63-9, 1999, 258 pages, 25\$

Chassay, Jean-François, *Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine* ISBN 2-921569-71-x, 1999, 294 pages, 27\$

—, *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine* ISBN 2-89578-028-5, 2003, 252 pages, 24\$

Chassay, Jean-François, Jean-François Côté et Bertrand Gervais (dir.), *Edgar Allan Poe. Une pensée de la fin* ISBN 2-921569-91-4, 2001, 204 pages, 24\$

Chassay, Jean-François, et Bertrand Gervais (dir.), *Les lieux de l'imaginaire* ISBN 2-89578-017-x, 2002, 312 pages, 26\$

Cheetham, Mark A., *La mémoire postmoderne. Essai sur l'art canadien contemporain* Traduit de l'anglais par Jean Papineau ISBN 2-9802020-0-2, 1992, 228 pages, illustré, 25\$

Clément, Pierre, *En finir avec l'inconscient*, ISBN 2-89578-046-3, 2004, 244 pages, 26\$

Cornellier, Louis (dir.), *Cinq intellectuels sur la place publique. Roch Côté, Pierre Falardeau, Pierre Milot, Jacques Pelletier, Laurent-Michel Vacher* ISBN 2-921569-22-1, 1995, 154 pages, 17\$

Côté, Marguerite Michelle, *Les jeunes de la rue* ISBN 2-89578-011-0, 2002, 192 pages, 19\$ • Nouvelle édition
—, *Entretiens avec Thérèse Gouin Décarie. La psychologie de l'enfant, côté science et côté cœur* «de vive voix» ISBN 2-921569-37-x, 1996, 198 pages, illustré, 23\$

Coulombe, Michel, *Entretiens avec Jean Beaudin. À fleur d'écran*, photos: Michel Gauthier, coédition Les 400 coups, «de vive voix» ISBN 2-921569-72-8, 1999, 132 pages, 25\$
—, *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma* «de vive voix» ISBN 2-921569-16-7, 1995, 228 pages, 21\$

Couture, Yves, *La terre promise. L'absolu politique dans le nationalisme québécois* ISBN 2-921569-12-4, 1994, 228 pages, 21\$

Dorion, Louis-André, *Entretiens avec Luc Brisson. Rendre raison au mythe* «de vive voix» ISBN 2-921569-55-8, 1999, 192 pages, 22\$

Dufour, Frédéric-Guillaume, *Patriotisme constitutionnel et nationalisme. Sur Jürgen Habermas* ISBN 2-921569-92-2, 2001, 234 pages, 24\$

Duguay, Benoit, *Consommation et image de soi* ISBN 2-89578-081-1, 2005, 152 pages, 18\$

Duhamel, André, et André Lacroix (dir.), *Éthique et politique en contexte global* ISBN 2-89578-056-0, 2004, 234 pages, 25\$

Duval, Laurent, *Abus de presse. Critique du quatrième pouvoir* ISBN 2-921569-27-2, 1995, 202 pages, 20\$

Durand, Guy, *Pour une éthique de la dissidence. Liberté de conscience, objection de conscience et désobéissance civile* ISBN 2-89578-055-2, 2004, 160 pages, 18\$

Érouart, Gilbert, *Entretiens avec Jean-Paul Riopelle*. Suivis de *Fernand Seguin rencontre Jean-Paul Riopelle* «de vive voix» ISBN 2-921569-09-4, 1993, 124 pages, 17\$

Éthique publique, 14 numéros parus, ISSN 1488-0946, 20\$/vol.

Forget, Patrick, *Sur la manifestation. Le droit et l'action collective* «Le droit aussi...» ISBN 2-89578-072-2, 2005, 176 pages, 21\$

Formation à l'interculturel Quatre répertoires, 10\$/vol.

Fournier, Marcel, *Entretiens avec Denis Szabo. Fondation et fondements de la criminologie* «de vive voix» ISBN 2-921569-56-6, 1998, 234 pages, 24\$

Garand, Dominique, *Portrait de l'agoniste: Gombrowicz* ISBN 2-89578-036-6, 2003, 224 pages, 24\$

Gaudreault-DesBiens, Jean-François, *La liberté d'expression, entre l'art et le droit* coédition Presses de l'université Laval ISBN 2-921569-31-0, 1996, 300 pages, 30\$
—, *Le sexe et le droit. Sur le féminisme juridique de Catharine MacKinnon* coédition Yvon Blais «Le droit aussi...» ISBN 2-921569-93-0, 2001, 180 pages, 22\$

Gauthier, Michel, et Luc Lussier, *Contrechamps* ISBN 2-921569-47-7, 2000, 168 pages, 30\$

Gauvin, Lise, *Entretiens avec Fernand Leduc*. Suivis de *Conversation avec Thérèse Renaud* «de vive voix» ISBN 2-921569-24-8, 1995, 268 pages, 22\$

Godard, Béatrice, *L'avortement entre la loi et la médecine* ISBN 2-9802020-1-0, 1992, 158 pages, 16\$

Goguel d'Allondans, Thierry, *Les gardiens du seuil. Lecture anthropologique du travail social* ISBN 2-89578-064-1, 2005, 160 pages, 18\$

Grenier, Louise, et Isabelle Lasvergnas (dir.), *Penser Freud avec Patrick Mahony* ISBN 2-89578-047-1, 2004, 224 pages, 24\$

Grenier, Louise, et Suzanne Tremblay (dir.), *Le projet d'Antigone. Parcours vers la mort d'une fille d'Edipe* ISBN 2-89578-068-4, 2005, 174 pages, 23\$

Harel, Simon (dir.), *Résonances. Dialogues avec la psychanalyse* ISBN 2-921569-49-3, 1998, 350 pages, 30\$
—, *La démesure de la voix. Parole et récit en psychanalyse* ISBN 2-921569-99-x, 2001, 252 pages, 23\$

Hébert, Robert, *Dépouilles. Un almanach* ISBN 2-921569-39-6, 1997, 182 pages, 20\$
—, *L'homme habite aussi les franges* ISBN 2-89578-020-x, 2003, 240 pages, 23\$
—, *Novation. Philosophie artisanale* ISBN 2-89578-059-5, 2004, 164 pages, 18\$

Inchauspé, Paul, *L'avenir du cégep* ISBN 2-982020-2-9, 1992, 208 pages, 21\$

Jama, Sophie, *Entretiens avec Naïm Kattan. Les temps du nomade* «de vive voix» ISBN 2-89578-069-2, 2005, 252 pages, 23\$

Jetté-Soucy, Nicole, *L'homme tragique. Nature de l'action politique* ISBN 2-921569-57-4, 1998, 198 pages, 25\$

Kattan, Naïm, Monique LaRue, Alain Médam, Pierre Ouellet, *Visages d'humanité* «Figures libres» ISBN 2-89578-054-4, 2004, 104 pages, 16\$

Labelle, Micheline, et Joseph J. Lévy, *Ethnicité et enjeux sociaux. Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels* ISBN 2-921569-17-5, 1995, 380 pages, 29\$

Lacroix, André, et Jean-François Malherbe (dir.), *L'éthique à l'ère du soupçon. La question du fondement anthropologique de l'éthique appliquée* ISBN 2-89578-029-3, 2003, 168 pages, 24\$

Ladrière, Jean, *Les enjeux de la rationalité* ISBN 2-89578-001-3, 2001, 240 pages, 23\$

Lamonde, Diane, *Le maquignon et son joul. L'aménagement du français québécois* ISBN 2-921569-50-7, 1998, 224 pages, 24\$

Lasvergnas, Isabelle (dir.), *Le vivant et la rationalité instrumentale*, coédition Cahiers de recherche sociologique «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-037-4, 2003, 204 pages, 24\$

Legault, Ginette, *Repenser le travail. Quand les femmes accèdent à l'égalité* ISBN 2-9802019-4-4, 1991, 192 pages, 19\$

... suite catalogue

Legault, Guy R., *La ville qu'on a bâtie. Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal, 1956-1986* ISBN 2-89578-018-8, 2002, 270 pages, 25\$

Lever, Yves, *Petite critique de la déraison religieuse* «Trame» ISBN 2-921569-58-2, 1998, 228 pages, 21\$

Lévesque, Robert, *Entretiens avec Jean-Pierre Ronfard*. Suivis de *La leçon de musique 1644* «de vive voix» ISBN 2-921569-08-6, 1993, 178 pages, 20\$

Lévy, Joseph J., *Entretiens avec David Le Breton. Déclinaisons du corps* «de vive voix» ISBN 2-89578-045-5, 2004, 192 pages, 23\$

—, *Entretiens avec François Laplantine. Anthropologies latérales* «de vive voix» ISBN 2-89578-010-2, 2002, 186 pages, 23\$

—, *Entretiens avec Georges Anglade. L'espace d'une génération* «de vive voix» ISBN 2-89578-031-5, 2004, 272 pages, 24\$

—, *Entretiens avec Hélène Reboul. Au bout de mon âge... Comprendre la vieillesse, apprivoiser la mort* «de vive voix» ISBN 2-89578-030-7, 2003, 204 pages, 23\$

—, *Entretiens avec Jean Benoist. Entre les corps et les dieux. Itinéraires anthropologiques* «de vive voix» ISBN 2-921569-85-X, 2000, 246 pages, 26\$

Libersan, Claude, *Cette peur qui rend violent* ISBN 2-89578-039-0, 2003, 168 pages, 21\$

Lipovetsky, Gilles, *Métamorphoses de la culture libérale. Éthique, médias, entreprise* ISBN 2-89578-009-0, 2002, 120 pages, 15\$

Loslier, Sylvie, *Des relations interculturelles. Du roman à la réalité* ISBN 2-921569-40-X, 1997, 180 pages, 19\$

Malenfant, Romaine, *Travail et grossesse. Peut-on laisser la maternité à la porte de l'entreprise?* ISBN 2-921569-30-2, 1996, 151 pages, 18\$

Malenfant, Romaine (dir.), *La mesure du danger. Le risque entre la science et le sentiment* ISBN 2-921569-52-3, 1998, 188 pages, 25\$

Malherbe, Jean-François, *Déjouer l'interdit de penser. Essais d'éthique critique I* ISBN 2-89578-004-8, 2001, 136 pages, 18\$

—, *Les ruses de la violence dans les arts du soin. Essais d'éthique critique II* ISBN 2-89578-033-1, 2003, 128 pages, 18\$

—, *La démocratie au risque de l'usure. L'éthique face à la violence du crédit abusif* ISBN 2-89578-051-X, 2004, 120 pages, 15\$

Marchand, Jacques, *Autonomie personnelle et stratégie de vie. Essai de morale fondamentale* ISBN 2-921569-76-0, 2000, 312 pages, 29\$

—, *Introduction à la lecture de Jean-Paul Sartre* ISBN 2-89578-074-9, 2005, 176 pages, 18\$

—, *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 1 (*Introduction générale; Les Indos-Européens; Les Égyptiens*) ISBN 2-89578-003-x, 2001, 336 pages, 28\$

—, *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 2 (*Les Mésopotamiens; Les Syriens et les Phéniciens; Bilan de la sagesse archaïque*) ISBN 2-89578-027-7, 2002, 276 pages, 28\$

—, *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 3 (*L'idéologie biblique. Aux sources du fondamentalisme occidental*) ISBN 2-89578-062-5, 2005, 608 pages, 40\$

Mc Murray, Line, *Nous, les enfants... Récits de quand j'étais petite, près du lac, dans la nature* ISBN 2-89578-058-7, 2004, 184 pages, 18\$

—, *Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique. Créativité et culture de la paix* ISBN 2-921569-94-9, 2001, 208 pages, 24\$

McKinsey, Lauren, *et al., Une frontière dans la tête. Culture, institutions et imaginaire canadiens* ISBN 2-9802019-3-6, 1991, 276 pages, 23\$

Médam, Alain, *De l'actualité. Réflexions sur la forme éphémère du monde* ISBN 2-89578-042-0, 2003, 156 pages, 19\$

—, *La tentation de l'œuvre* ISBN 2-89578-007-2, 2002, 246 pages, 23\$

—, *Montréal interdite* ISBN 2-89578-053-6, 2004, 264 pages, 18\$

Médam, Alain, et Simon Harel, *Le regard long* ISBN 2-89578-022-6, 2002, 144 pages, 22\$

Ménard, Guy, *Petit traité de la vraie religion. À l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle* ISBN 2-921569-75-2, 1999, 234 pages, 23\$

Ménard, Guy (dir.), *Mariage homosexuel. Les termes du débat* coédition Le Devoir «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-038-2, 2003, 282 pages, 24\$

Métayer, Michel, *La morale et le monde vécu. Pour une éthique concrète* ISBN 2-921569-95-7, 2001, 360 pages, 28\$

Milot, Pierre, *Pourquoi je n'écris pas d'essais postmodernes* ISBN 2-921569-14-0, 1994, 144 pages, 17\$

Morin, Fernand, *Pourquoi juge-t-on comme on juge? Bref essai sur le jugement* ISBN 2-89578-067-6, 2005, 120 pages, 15\$

Musicanada 2000, coédition Centre de musique canadienne ISBN 2-921569-96-5, 2001, 180 pages, 27\$

Nadeau, Christian, et Manon Vacheret (dir.), *Le châtimement. Histoire, philosophie et pratiques de la justice pénale*, ISBN 2-89578-083-8, 2005, 160 pages, 20\$

Naudillon, Françoise, *Entretiens avec Jean Métellus* «de vive voix» ISBN 2-89578-057-9, 2004, 200 pages, 23\$

Nouss, Alexis, Simon Harel, Michaël La Chance (dir.), *L'infigurable* «Bibliothèque Liber» ISBN 2-921569-82-5, 2000, 204 pages, 28\$

Olivier, Lawrence, *Contre l'espoir comme tâche politique*, suivi de *Critique radicale. Essai d'impolitique* ISBN 2-89578-040-4, 2004, 252 pages, 24\$

—, *Michel Foucault. Penser au temps du nihilisme* ISBN 2-921569-21-3, 1995, 248 pages, 22\$

—, *Le savoir vain. Relativisme et désespérance politique* ISBN 2-921569-54-x, 1998, 114 pages, 17\$

Ouellet, Pierre, *Le sens de l'autre. Éthique et esthétique* ISBN 2-89578-026-9, 2003, 254 pages, 25\$

Paquet, Gilles, *Gouvernance. Une invitation à la subversion* ISBN 2-89578-071-4, 2005, 400 pages, 25\$

—, *Oublier la Révolution tranquille. Pour une nouvelle socialité* ISBN 2-921569-65-5, 1999, 162 pages, 23\$

—, *Pathologies de gouvernance. Essais de technologie sociale* ISBN 2-89578-044-7, 2004, 246 pages, 24\$

Pinard, Rolande, *La révolution du travail. De l'artisan au manager* ISBN 2-921569-88-4, 2000, 342 pages, 29\$

Popovic, Pierre, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose* «de vive voix» ISBN 2-921569-35-3, 1996, 196 pages, 20\$

Prémont, Marie-Claude, *Tropismes du droit. Logique métaphorique et logique métonymique du langage juridique* coédition Thémis «Le droit aussi...» ISBN 2-89578-032-3, 2003, 192 pages, 22\$

Purnelle, Michel, *Une armée en déroute* «Trame» ISBN 2-921569-34-5, 1996, 189 pages, 18\$ • *Épuisé*
Pratiques de la pensée. Philosophie et enseignement de la philosophie au cégep, Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand, Michel Métayer, Laurent-Michel Vacher ISBN 2-89578-012-9, 2002, 192 pages, 20\$

Quintin, Jacques, *Herméneutique et psychiatrie. Pouvoirs et limites du dialogue* «La pensée en chemin» ISBN 2-89578-080-3, 2005, 132 pages, 17\$

Raboy, Marc, *Occasions ratées. Histoire de la politique canadienne de radiodiffusion* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers, coédition Presses de l'université Laval ISBN 2-921569-38-8, 1996, 572 pages, 39\$

Rae, Bob, *Prospérité et bien commun* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers ISBN 2-921569-66-3, 1999, 186 pages, 21\$

Roy, Jean-Pierre, *La lettre interdite de Kafka* ISBN 2-921569-19-1, 1995, 268 pages, 23\$

Saillant, Francine et Éric Gagnon (dir.), *Communautés et socialités. Formes et force du lien social dans la modernité tardive* ISBN 2-89578-075-7, 2005, 288 pages, 27\$

Senécal, Jacques, *Manières de dire, manières de penser. Initiation à la réflexion critique sur les lieux communs* ISBN 2-89578-060-9, 2004, 156 pages, 22\$

Sénécal, Michel, *L'espace médiatique. Les communications à l'épreuve de la démocratie* ISBN 2-921569-28-0, 1995, 256 pages, 25\$

Seymour, Michel (dir.), *États-nations, multinations et organisations supranationales* ISBN 2-89578-013-7, 2002, 504 pages, 35\$

—, *Nationalité, citoyenneté et solidarité* ISBN 2-921569-68-x, 1999, 512 pages, 35\$

Sicotte, Geneviève, *Le festin lu. Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans* ISBN 2-921569-73-6, 1999, 300 pages, 27\$

Somerville, Margaret, *Le canari éthique. Science, société et esprit humain* Traduit de l'anglais par Yolande Amzallag ISBN 2-89578-023-4, 2003, 318 pages, 26\$

Soussana, Gad, Joseph J. Lévy, Marcel Rafie (dir.), *Actualités de l'événement* ISBN 2-921569-83-3, 2000, 216 pages, 25\$

Stratford, Philip, *Pôles et convergences. Essai sur le roman canadien et québécois* Traduit de l'anglais par Monique V.-Landa ISBN 2-9802019-6-0, 1991, 228 pages, 21\$

Tardy, Évelyne, Manon Tremblay, Ginette Legault, *Maires et mairesses. Les femmes et la politique municipale* ISBN 2-921569-42-6, 1997, 114 pages, 18\$

Tellier, Luc-Normand, *Redécouvrir l'histoire mondiale, sa dynamique économique, ses villes et sa géographie* ISBN 2-89578-063-3, 2005, 592 pages, 40\$

Vacher, Laurent-Michel, *Bars, cafés, restos: scènes de la vie urbaine. Entretiens avec les frères Holder* ISBN 2-89578-065-x, 2005, 120 pages, 20\$

—, *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste* ISBN 2-89578-050-1, 2004, 112 pages, 15\$

—, *Découvrons la philosophie avec François Hertel* ISBN 2-921569-23-x, 1995, 195 pages, 20\$

—, *Dialogues en ruine* ISBN 2-921569-36-1, 1996, 96 pages, 12\$

—, *Entretiens avec Mario Bunge. Une philosophie pour l'âge de la science* «de vive voix» ISBN 2-921569-07-8, 1993, 142 pages, 18\$

—, *Histoire d'idées*, ISBN 2-921569-84-1, 2000, 258 pages, 20\$

—, *La passion du réel. La philosophie devant les sciences* ISBN 2-921569-59-0, 1998, 234 pages, 26\$

—, *La science par ceux qui la font* ISBN 2-921569-51-5, 1998, 216 pages, 26\$

—, *Un Canabec libre. L'illusion souverainiste* ISBN 2-9802019-5-2, 1991, 90 pages, 9\$

—, *Une petite fin du monde. Carnet devant la mort* ISBN 2-89578-077-3, 2005, 204 pages, 19\$

—, *Une triste histoire et autres petits écrits politiques* ISBN 2-921569-97-3, 2001, 180 pages, 20\$

Vacher, Laurent-Michel, Jean-Claude Martin et Marie-José Daoust, *Débats philosophiques. Une initiation* ISBN 2-89578-021-8, 2002, 264 pages, 20\$

Verreault, Robert, *L'autre côté du monde. Le passage à l'âge adulte chez Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Anne Hébert et Marie-Claire Blais* ISBN 2-921569-60-4, 1998, 168 pages, 21\$

Villeneuve, Paquerette, *Entretiens avec Marie Saint Pierre. De la mode considérée comme un des beaux-arts* «de vive voix» ISBN 2-921569-46-9, 1997, 110 pages, 18\$

Volant, Eric, *Dictionnaire des suicides* ISBN 2-89578-000-5, 2001, 384 pages, 28\$

—, *La maison de l'éthique* ISBN 2-89578-025-0, 2003, 236 pages, 21\$

Directeur: Giovanni Calabrese; codirectrice: Micheline Gauthier; assistants à l'édition: Marie Calabrese et Richard Raymond

Éditions Liber, 2318 rue Bélanger, Montréal, Québec, H2G 1C8; téléphone (514) 522-3227; télécopie (514) 522-2007; site: www.editionsliber.org; adresse électronique: info@editionsliber.org

Diffusion

Canada: Diffusion Dimedia, 539 boulevard Lebeau, Montréal, Québec, H4N 1S2; téléphone (514) 336-3941; télécopie (514) 331-3916; adresse électronique: general@dimedia.qc.ca

France et Belgique: Diffusion du nouveau monde, DNM, 30 rue Gay-Lussac, 75005 Paris; téléphone (01) 43 54 49 02; télécopie (01) 43 54 39 15; adresse électronique: direction@librairieduquebec.fr

Suisse: Servidis, 5, rue des Chaudronniers, C. P. 3663, CH-1211, Genève 3; téléphone (022) 960-9510; télécopie (022) 776-3527; adresse électronique: admin@servidis.ch

Les éditions Liber reçoivent des subventions du Conseil des arts du Canada, du ministère du Patrimoine (PADIE) et de la Sodéc.

